Sur la quantité de l'âme

Aurèle Augustin

4ème siècle

LIVRE PREMIER SUR LA QUANTITÉ DE L'ÂME

Quelque chose sur le pays de l'âme (1, 1 - 2, 3)

Ce qui se passe

1. 1. ÉVODIE. Puisque je vous vois abonder en loisirs, je vous supplie de me répondre sur les choses qui m'émeuvent, et non, comme je le pense, de manière intrusive et inappropriée. Car souvent, lorsque je vous avais demandé beaucoup de choses, je ne sais par quelle phrase grecque vous pensiez m'en détourner, par laquelle il nous est défendu de rechercher ce qui est au-dessus de nous : mais maintenant je ne pense pas que nous soyons nous-mêmes au-dessus de nous-mêmes. C'est pourquoi, quand je pose des questions sur l'âme, je ne suis pas digne d'entendre : Qu'est-ce qui est au-dessus de nous, qu'est-ce qui est pour nous ? mais peut-être suis-je digne d'entendre ce que nous sommes.

AUGUSTIN Énumérez brièvement ce que vous aimeriez entendre à propos de l'âme.

E. Je le ferai : car ces choses m'ont été préparées par une longue réflexion. Je demande alors où est l'âme, ce qu'elle est, combien elle est, pourquoi elle a été donnée au corps, et quand il s'agit du corps, de quelle sorte est-elle faite, de quelle sorte de chose est-elle lorsqu'elle est feuilles?

L'âme vient de Dieu...

1. 2. A. Quand on demande d'où vient l'âme, je suis obligé de comprendre deux choses. Car nous disons différemment d'où vient un homme, désirant savoir quel est son pays ; autrement, d'où il vient, quand nous cherchons d'où il consiste, c'est-à-dire de quels éléments et de quelles choses il est composé. Que voulez-vous savoir lorsque vous demandez d'où vient l'âme ? Vous désirez connaître à la fois sa région et le pays d'où il est venu ici ; ou bien quelle est sa substance, demandez-vous

E. En effet, j'aimerais connaître les deux, mais ce qu'il sait doit d'abord être connu, pour commettre votre mauvais jugement.

R. Je crois que l'habitation et le pays appropriés de l'âme sont Dieu lui-même, par qui elle a été créée. Mais je ne peux pas nommer sa substance : car je ne pense pas qu'elle soit de ces natures habituelles et connues que nous touchons avec ces sens corporels. Car je pense que l'âme n'est composée ni de terre, ni d'eau, ni d'air, ni de feu, ni de tout cela, ni d'aucune combinaison de ceux-ci. Mais comme si vous me demandiez quels sont les arbres dont elle consiste, je nommerais ces quatre éléments bien connus, dont il faut croire que toutes ces choses consistent ; Et si vous cherchiez d'où vient la terre elle-même, ou l'eau, ou l'air, ou le feu, je ne trouverais rien à dire. Si vous posez à nouveau des questions sur le corps, je ferai référence à ces quatre éléments ; mais à celui qui cherche l'âme, puisqu'elle semble être une chose simple et de sa propre substance, je n'y suis pas plus attaché que si vous demandiez, comme on l'a dit, d'où est la terre.

E. Comment voudriez-vous qu'il ait sa propre substance, quand vous dites qu'il a été fait par Dieu, je ne comprends pas.

R. Je ne peux pas nier comment la terre elle-même a été créée par Dieu ; et pourtant je ne peux pas dire de quoi, comme les autres corps, est constituée la terre. Car la terre est un corps simple, en ce sens qu'elle est la terre ; c'est pourquoi on l'appelle l'élément de tous ces corps, qui sont constitués des quatre éléments. Par conséquent, la phrase dans laquelle nous disons que l'âme a été faite par Dieu et a une certaine nature qui lui est propre ne s'oppose pas à elle-même . Car cette nature particulière qui est la sienne et la sienne a été créée par Dieu lui-même, comme le feu, comme l'air, comme l'eau, comme la terre, par lesquels le reste de tout cela était composé.

... et elle est comme Dieu et immortelle.

2. 3. E. En attendant, je reçois d'où est l'âme, c'est-à-dire de Dieu, ce que je considérerai diligemment avec moi-même, et si quelque chose m'émeut, je le chercherai. C'est pourquoi, je te prie, explique ce que c'est.

R. Il me semble qu'il est comme Dieu. Car, si je ne me trompe, vous posez des questions sur l'âme humaine.

E. C'est la même chose que je voudrais que vous expliquiez, comment l'âme est comme Dieu ; puisque nous croyons que Dieu n'a été fait par personne, mais qu'il a été dit plus haut que l'âme a été faite par Dieu lui-même.

R. Quoi ? Pensez-vous qu'il était difficile pour Dieu de créer quelque chose qui lui ressemble, quand vous voyez que cela nous est également accordé dans une telle variété d'images ?

E. Mais il semble que nous créons des mortels, mais Dieu a créé une âme immortelle, comme je le pense, à moins que cela ne vous semble peut-être contraire.

A. Aimeriez-vous donc que les hommes fassent les choses telles que Dieu les a faites ?

E. Je ne dirais pas vraiment cela. Mais tout comme l'immortel lui-même a fait quelque chose à l'immortel à son image ; de même, nous, ayant été rendus immortels par Dieu, devrions être immortels à notre ressemblance.

R. Vous diriez avec raison, si vous deviez le peindre, que vous croyez être immortel en vous : mais maintenant vous exprimez en lui la ressemblance d'un corps, qui est certainement mortel.

E. Comment donc suis-je semblable à Dieu, puisque je ne peux créer aucune immortalité comme lui ?

A. Comment même l'image de votre corps ne peut-elle pas être aussi puissante que votre corps ? il ne faut donc pas s'étonner si l'âme n'a pas une puissance telle que celle à l'image de laquelle elle a été créée.

L'âme n'est pas en quantité corporelle (3, 4 - 14, 24)

La quantité de l'âme n'est pas corporelle...

3. 4. E. Et ceci suffit pour le moment : dites-moi maintenant combien l'âme est grande.

A. Comment demandez-vous quelle est sa taille ? Car je ne comprends pas si vous avez besoin de sa largeur, ou de sa longueur, ou de sa force, ou de tout cela à la fois ; tu aimerais savoir combien ça vaut ? Car nous avons l'habitude de demander quelle

était la taille d'Hercule, c'est-à-dire de combien de pieds sa hauteur s'étendait. Et aussi combien il était grand homme, c'est-à-dire de quelle puissance et de quelle vertu.

E. Je veux connaître les deux sur l'âme.

R. Mais cela ne peut pas être dit ci-dessus, et cela ne peut pas non plus être compris du tout à propos de l'âme . Car l'âme ne doit en aucune manière être soupçonnée, ni longue, ni large, ni comme forte : celles-ci sont corporelles, à ce qu'il me semble ; et c'est ainsi que nous interrogeons l'âme à partir des habitudes des corps. C'est pourquoi il est bien commandé, même dans les mystères, de mépriser toutes les choses corporelles et de renoncer à tout ce monde, qui, comme nous le voyons, est corporel, quiconque veut se rendre tel qu'il a été créé par Dieu, c'est-à-dire comme Dieu. : car il n'y a pas d'autre salut pour l'âme, ni renouveau, ni réconciliation pour son auteur. Je ne peux donc pas vous répondre selon cette question sur ce qu'est l'âme ; mais je puis affirmer qu'elle n'était ni longue, ni large, ni robuste, ni aucune de ces choses qu'on recherche habituellement dans les mesures des corps. Et pourquoi je pense cela, je vais vous en rendre compte, s'il vous plaît.

E. Cela me plaît vraiment, et je l'attends avec impatience : car il me semble que l'âme n'est rien s'il n'y a rien de tout cela.

R. D'abord, si cela apparaît, je vous montrerai qu'il y a beaucoup de choses dont vous ne pouvez pas dire qu'elles ne sont rien, et pourtant vous ne pouvez pas y trouver les espaces dont vous avez besoin dans l'âme, ou quelque chose de semblable ; mais il est d'autant plus précieux et d'autant plus estimé qu'il n'a rien de tout cela. Nous verrons alors s'il n'a vraiment aucune de ces choses.

E. Utilisez-le dans l'ordre et la manière que vous souhaitez, je suis prêt à écouter et à apprendre.

... ainsi que de la justice.

4. 5. R. Vous avez raison : mais je veux que vous répondiez à ma question ; car peut-être savez-vous déjà vous-même ce que j'essaie de vous enseigner : car je crois que vous ne douterez pas que cet arbre n'est rien du tout.

E. Qui aurait douté

R. Qu'est-ce que c'est ? Doutez-vous que la justice soit bien meilleure que cet arbre ?

E. C'est effectivement ridicule, comme s'il y avait une comparaison.

R. Vous traitez libéralement avec moi ; mais maintenant fais attention à cela : puisqu'il est si évident que cet arbre est pire que la justice, qu'il ne te semble même pas comparable, et que tu as avoué que cet arbre n'est rien ; Voudriez-vous nous faire croire que la justice elle-même n'est rien ?

E. Qui croira ce fou ?

R. C'est tout à fait vrai : mais peut-être donc cet arbre vous semble-t-il quelque chose de long pour son espèce, de large et de fort ; et si vous vous retirez, ce ne sera rien.

E. Il semble que oui.

R. Et alors ? La justice, dont vous avez avoué qu'elle n'était rien, et même quelque chose de bien plus divin que cela et de bien plus excellent, vous semble-t-elle longue ?

E. En aucun cas la justice ne peut me rencontrer, ni en longueur, ni en largeur, ou quelque chose comme ça.

R. Si donc la justice n’est rien de tout cela, et pourtant la justice elle-même n’est rien ; Pourquoi l'âme ne vous semble-t-elle rien si elle n'a pas une certaine longueur ?

E. Venez; Or, il ne me semble pas qu'il y ait une âme en elle, parce qu'elle n'est ni longue, ni large, ni forte, mais si c'est vraiment le cas, vous savez que vous ne l'avez pas encore dit. Car il est possible qu’il y ait beaucoup de choses très appréciées qui manquent à celles-ci ; mais je ne crois pas qu'il faille croire que l'âme soit immédiatement de cette sorte.

L'âme n'est ni vent ni air.

4. 6. R. Je sais que cela reste à nous expliquer, et j'avais promis de l'expliquer ci-après : mais parce que c'est une question très subtile, et qu'elle recherche des yeux de l'esprit bien différents de ceux que la coutume humaine a l'habitude de faire. avoir dans les actes de la vie quotidienne; Je vous exhorte à avancer volontiers dans les choses par lesquelles je pense que vous devriez être conduit, et à ne pas vous lasser de notre circuit quelque peu nécessaire, mais à supporter avec difficulté un peu plus de lenteur pour arriver à ce que vous désirez. Car je vous le demande d'abord, pensez-vous qu'il existe un corps qui n'ait pas une longueur, une largeur et une hauteur selon sa forme propre ?

E. Je ne comprends pas ce que vous entendez par hauteur.

R. J'entends ce par quoi l'intérieur du corps est pensé, ou même ressenti, s'il est transparent comme le verre ; bien que si vous mettez cela sur le compte des corps, en ce qui me concerne, ils ne peuvent ni être ressentis, ni vraiment pensés comme étant des corps. Je veux que tu me dises ce que tu penses.

E. Je ne doute pas du tout que tous les corps ne peuvent exister sans ces éléments.

R. Qu'est-ce que c'est ? pouvez-vous penser que ces trois-là ne sont pas seulement dans des corps ?

E. Je ne comprends pas comment ils peuvent être ailleurs.

A. Alors vous ne pensez pas que l'âme soit différente du corps ?

E. Même si nous confessons que le vent est un corps, je ne peux nier que le corps m'apparaisse comme l'âme : car je pense que c'est quelque chose comme ça.

R. En effet, j'admets que le corps est vent, comme si vous m'interrogeiez sur une vague. Car nous sentons que cet air n'est rien d'autre que l'air qui est mû et agité par le vent ; qui peut être approuvé dans un endroit très tranquille, et très calme de tous les vents, ou avec un petit ventilateur, avec lequel on remue l'air même en chassant les mouches, et on le sent souffler. Lorsqu'il y a un mouvement plus secret de corps célestes ou terrestres à travers un grand espace du monde, on l'appelle vent, et selon les différentes parties du ciel, on lui donne des noms différents. Ou est-ce que cela vous semble différent ?

E. Pour moi, rien, et j'accepte que ce que vous dites soit probable : mais j'ai dit que l'âme n'était pas le vent lui-même, mais quelque chose comme ça.

R. Dites-moi d'abord si vous percevez le vent même dont vous avez parlé comme ayant une certaine longueur, largeur et hauteur. Ensuite, nous verrons si une telle chose est l'âme, de sorte que nous puissions ainsi également rechercher dans quelle mesure elle est.

E. Qu'est-ce qui peut être facilement trouvé plus loin, plus large et plus profond dans cet air, dont vous me persuadez maintenant qu'il est le vent qui m'a poussé ?

Quelle est la véritable quantité de l’âme ?

5. 7. A. Vous dites avec raison : mais pensez-vous vraiment que votre âme existe sauf dans votre corps ?

E. Je pense que oui.

R. Seulement intérieurement, de manière à remplir une bouteille ; ou seulement extérieurement, comme un toit ; Ou pensez-vous que c’est à la fois intrinsèque et extrinsèque ?

E. Je pense que c’est la dernière chose que vous avez demandée. Car si cela n’était pas intrinsèque, rien dans nos entrailles ne serait considéré comme vital ; à moins que ce ne soit à l'extérieur, il ne pouvait même pas sentir une légère piqûre sur la peau.

R. Que demandez-vous de plus de la grandeur de l'âme, quand vous voyez qu'elle est aussi grande que le permettent les espaces mêmes du corps ?

E. Si la raison enseigne cela, je n’exige rien de plus.

R. Vous avez raison de ne demander rien de plus que ce que la raison enseigne. Mais ce système vous semble-t-il le plus fiable ?

E. Quand je n'en trouve pas d'autre, semble-t-il. Car je demanderai à sa place, ce qui m'émeut beaucoup, si cette figure reste la même lorsque le corps est décédé : car je me souviens que j'ai mis cette dernière parmi les choses à discuter. Mais comme pour s'enquérir du nombre des âmes, il me semble qu'il s'agit de la quantité, je ne crois pas qu'il faille passer sous silence ce point.

R. Vous ne trouvez pas que cela soit incongru, mais nous vous expliquerons d'abord l'étendue de ce qui m'émeut encore, si cela me plaît, afin que moi aussi j'apprenne quelque chose, si vous êtes déjà satisfaits.

E. Demandez ce que vous voulez ; car ce doute feint de votre part me fait douter très réellement de ce que j'avais déjà présumé accompli.

La mémoire n'est pas dans l'espace...

5. 8. A. Dites-moi, je vous en supplie, si ce qu'on appelle mémoire ne vous semble pas un nom vide de sens.

E. À qui cela peut-il être vu ?

A. Pensez-vous qu’il s’agit de l’âme ou du corps ?

E. Et c’est pourquoi il est ridicule de douter. Pour quoi? Peut-on croire ou comprendre qu’un corps inanimé se souvient de quelque chose ?

A. Vous souvenez-vous enfin de la ville de Milan ?

E. Je m’en souviens très bien.

R. Maintenant que ses actes sont mentionnés, vous rappelez-vous à quel point ils étaient grands et à quoi ils ressemblaient ?

E. Je me souviens bien sûr, et rien de plus récent et complet ?

R. Alors maintenant, vous ne le voyez plus avec vos yeux, vous le voyez avec votre esprit.

E. C'est vrai.

R. Vous vous souvenez, je crois aussi, que le quart du monde est désormais loin de nous.

E. Oui, et je m'en souviens.

R. Vous voyez donc dans votre esprit la distance même des lieux.

E. Vidéo

R. Puisque donc votre âme est là où est le corps, et ne s'étend pas au-delà de son espace, comme l'a montré la raison ci-dessus, comment se fait-il qu'elle voit tout ?

E. Je pense que cela se fait par la mémoire, non pas qu'elle soit présente à ces endroits :

R. Donc, les images de ces lieux sont contenues dans la mémoire.

E. Je le pense : car je ne sais pas ce qui se passe là-bas maintenant ; ce que bien sûr je n'ignorerais pas si mon esprit s'étendait vers ces lieux et sentait sa présence.

R. Vous me semblez dire la vérité : mais ce sont sûrement des images de corps.

E. Il doit en être ainsi : car les villes et les terres ne sont que des corps.

... ainsi que l'âme.

5. 9. A. N'avez-vous jamais regardé dans un petit judas, ou n'avez-vous jamais vu votre visage dans la pupille d'un étranger ?

E. Oui, souvent.

A. Pourquoi est-il beaucoup plus court qu’il n’y paraît ?

E. Pour quoi d’autre aimeriez-vous que d’être vu comme un miroir ?

R. Il faut donc que les images des corps, si les corps dans lesquels ils apparaissent sont petits, paraissent petites.

E. Absolument pas.

R. Pourquoi donc, puisque l'âme est dans un espace aussi petit que son corps, peut-on y exprimer de si grandes images, qu'on puisse imaginer avec elle les villes, la largeur de la terre et toutes les autres choses vastes ? Car je veux que vous réfléchissiez un peu plus attentivement à ce que contient notre mémoire, qui est bien sûr contenue dans l'âme. Qui donc est le fond, quel gouffre, quelle immensité peut contenir ces choses, puisque la raison supérieure semble l'avoir enseigné autant que le corps ?

E. Je ne trouve pas quoi répondre, et je ne puis assez expliquer combien ces choses m'émeuvent : et je me moque beaucoup de moi-même, qui avais si vite consenti à une raison supérieure, pour conclure de ce mode du corps ce qu'est l'âme.

R. Ne vous semble-t-il donc pas que cela vous plaît ?

E. En aucun cas : car même si cet air, que l'on croit probablement être une vague de vent, peut remplir ce monde entier, l'âme peut imaginer avec lui d'innombrables mondes, dont je ne peux pas deviner dans quel espace. il contient.

R. Voyez donc qu'il ne vaut pas mieux croire qu'il n'est, comme je l'ai dit plus haut, ni long, ni large, ni haut, comme vous me l'avez accordé en justice.

E. Je serais volontiers d'accord, si cela ne me troublait pas davantage, que, encore une fois, par accord, les innombrables images de tant d'espaces ne peuvent être prises par aucun de sa propre longueur, largeur et hauteur.

Ce qui n’est qu’une simple quantité.

6. 10. R. Nous trouverons peut-être cela autant que possible, si nous discutons d'abord soigneusement de ces trois, c'est-à-dire de la longueur, de la largeur et de la hauteur. C'est ainsi qu'il commença à penser à la longueur, qui n'avait pas encore pris de largeur.

E. Je ne peux penser à rien de tel : car si j'établis dans mon esprit un fil d'araignée, par lequel nous avons l'habitude de voir quelque chose de plus éloigné ; Mais il m'est également venu à l'esprit que la longueur elle-même, la largeur et la hauteur : quelles qu'elles soient, je ne peux pas nier leur existence.

R. Votre réponse n'est pas du tout absurde, mais sûrement, lorsque vous comprenez que ces trois choses sont dans le fil de l'araignée, vous distinguez ces choses, et savez-vous en quoi elles diffèrent les unes des autres ?

E. Pourquoi savons-nous en quoi ils diffèrent ? Ou bien pourrais-je voir qu'aucun de ces éléments ne manque dans ce fil ?

R. C'est pourquoi, avec quel entendement vous avez distingué ces choses, vous pouvez aussi, après les avoir séparées, ne penser qu'à la longueur, si vous ne tournez aucun corps dans votre esprit : car quoi qu'il soit, il ne manquera pas de toutes ces choses. Car c'est incorporel que je veux maintenant que vous compreniez : car la longueur seule ne peut être comprise que par l'esprit, elle ne peut se trouver dans le corps.

E. Je comprends maintenant.

R. Donc, si vous voulez couper cette longueur en pensée par longueur, vous voyez que ce n'est certainement pas possible : car si c'est possible, il y a aussi la largeur.

E. C'est évident.

R. C'est pourquoi, si cela vous plaît, nous appellerons cette longueur pure et simple une ligne : car c'est de ce nom que beaucoup de savants l'appellent habituellement.

E. Appelez cela comme vous voulez : car je n'ai pas besoin de me soucier des noms, lorsque l'affaire est ouverte.

Une figure est constituée d'une ou plusieurs lignes.

6. 11. A. Vous faites bien, et non seulement j'approuve, mais je conseille aussi, qu'il préfère toujours s'occuper des choses plutôt que des mots. Mais cette ligne, que vous comprenez bien, je crois, si elle se prolonge soit d'un côté, soit des deux côtés, tant qu'elle peut se prolonger, vous voyez qu'elle n'a pas de fin. Ou votre avantage mental est-il moins capable d'envisager cela ?

E. Je suis complètement contemplatif et rien de plus simple.

R. Vous voyez donc qu'aucune forme ne peut être créée si rien d'autre n'est fait que de prolonger cette ligne.

E. Je ne comprends pas encore de quel chiffre vous parlez.

7. 11. A. Pendant ce temps, j'appelle une figure, lorsqu'un espace est délimité par une ou plusieurs lignes, comme si vous deviez former un cercle, ou joindre quatre lignes à elles-mêmes à leurs extrémités.

de sorte que la fin de personne n'était libre de l'accouplement d'un autre.

E. De quel chiffre parlez-vous, je crois que je me vois maintenant ; mais j'aimerais si bien voir où tendent ces choses, et ce que vous allez en produire, que je sache ce que j'exige de l'âme.

Il faut chercher la raison.

8. 12. R. Je vous l'ai rappelé au début et vous ai demandé de supporter patiemment notre circuit pendant un certain temps, ce que je vous supplie également de faire. Ce n'est pas une chose facile à demander, ni une chose facile à savoir : car nous voulons le savoir clairement et nous y accrocher, si possible. Car c'est une chose de croire en l'autorité, et une autre de croire en la raison. Croire à l'autorité est un grand recueil et ne pose aucun problème : car si cela vous plaît, vous pouvez lire beaucoup de choses que de grands et pieux hommes de ces choses, qui semblaient nécessaires, ont dit sainement aux ignorants, comme par une sorte de signe de tête. , et ils désiraient être crus par ceux dont l'esprit était soit plus lent, soit il ne pouvait y avoir d'autre moyen de salut plus compliqué. Car de tels hommes, dont il y a certainement une grande multitude, s'ils veulent saisir la vérité par la raison, sont très facilement trompés par les similitudes de la raison, et se glissent si bien dans des opinions diverses et nuisibles, qu'ils n'en sortent jamais et n'en sortent jamais. sont libérés, ou avec beaucoup de difficulté. Il est donc très utile pour eux de croire en l'autorité la plus excellente et de vivre selon elle. Si vous le jugez plus sûr, non seulement je ne résisterai à rien, mais j'approuverai beaucoup. Mais si vous ne pouvez pas contrôler ce désir, avec lequel vous vous êtes convaincu d'arriver à la vérité, vous devez endurer de nombreux et longs circuits, afin qu'aucune raison ne vous amène, sauf ce que seule la raison peut dire, c'est la vraie raison ; et non seulement vraies, mais si certaines et si exemptes de toute apparence de fausseté, si ces choses peuvent être découvertes par l'homme de quelque manière que ce soit, qu'aucun argument faux ou plausible ne peut vous être enlevé.

E. Je ne manquerai plus de rien d'avance : laisse la raison agir et conduire à sa guise, tant qu'elle mène.

Quelle est la forme de trois lignes égales...

8. 13. R. C'est ce que fera Dieu, qui doit être invoqué soit pour de telles choses seulement, soit du moins pour ces choses principalement. Mais revenons à ce que j'avais prévu. Car si vous savez déjà ce qu'est une ligne et ce qu'est une figure, dites-moi ce que je vous demande, c'est-à-dire, pensez-vous qu'une figure puisse être faite si une ligne est tirée des deux côtés ou de l'autre à travers l'infini ?

E. Je ne confirme pas que cela puisse être fait de quelque manière que ce soit.

A. Alors, que faut-il faire pour faire un chiffre ?

E. Quoi, à moins que cette ligne ne soit pas infinie et qu'elle soit dessinée en cercle, de sorte qu'elle se touche de l'autre côté ? car je ne vois pas comment un espace pourrait autrement être conclu à partir d'une seule ligne ; à moins que cela ne soit fait, selon votre description, il n'y aura pas de chiffre.

A. Et si je veux faire une figure avec des lignes droites ? peut-il être constitué d'une seule ligne ou non ?

E. Pas question.

R. Quoi, deux ?

E. Même pas ça.

R. Quoi, trois ?

E. Je vois que c'est possible.

R. Vous le savez donc bien, et vous considérez que lorsqu'une figure doit être faite avec des lignes droites, il ne peut y en avoir moins de trois. Ou si une raison vous est contraire, vous retirera-t-il de cette opinion ?

E. De toute évidence, si quelqu'un me montrait que c'était faux, je ne pourrais rien savoir de fiable.

A. Maintenant, répondez à cette question : comment fait-on une figure avec trois lignes ?

E. Quand ils se rejoignent aux extrémités.

R. Quoi ? là où ils se rejoignent, ne vous semble-t-il pas qu'un coin se forme ?

E. C'est vrai.

A. Alors, de combien d'angles cette figure se compose-t-elle ?

E. Autant de lignes.

R. Quoi ? Faites-vous les lignes paires ou impaires ?

E. Parès

R. Quoi ? Tous les angles sont-ils également ouverts, ou l'un est-il plus étroit ou plus ouvert que l'autre ?

E. Je les vois aussi comme des égaux.

A. Est-il possible qu'il y ait des angles impairs dans une figure formée de trois lignes droites et égales ? Ou pas ?

E. En aucun cas.

R. Quoi ? s'il s'agit de trois lignes droites, mais d'une figure impaire, les angles peuvent-ils être pairs, ou comprenez-vous autre chose ?

E. Ils ne le peuvent pas du tout.

A. Vous dites à juste titre : mais dites-moi, s'il vous plaît, quelle figure vous semble la meilleure et la plus belle ? Est-il composé de lignes paires ou impaires ?

E. Qui doute qu'il vaut mieux que l'égalité prévale ?

... et quatre

9. 14. A. Alors, préférez-vous l'égalité à l'inégalité ?

E. Je ne sais pas s'il ne préfère personne .

parfaite à trois angles égaux , ce qui est en elle l'opposé de l'angle, c'est-à-dire qu'elle est placée en face de l'autre côté ; qu'il s'agisse d'une ligne ou d'un angle.

E. Je vois une ligne.

R. Et alors ? si un angle est opposé à un angle, et qu'une droite est opposée à une droite, n'admettez-vous pas que l'égalité soit plus importante dans la figure où elle se produit ?

E. Je l'avoue en effet, mais je ne vois pas du tout comment cela peut se faire en trois lignes .

R. Quoi ? Cela peut-il être fait en quatre lignes ?

E. C'est tout à fait possible.

R. Mieux vaut donc une figure composée de quatre lignes droites égales que celle composée de trois.

E. C'est certainement mieux, puisque l'égalité y est plus valable.

R. Et alors ? la même chose que quatre lignes droites égales

trusts, pensez-vous que cela puisse être fait de telle manière que tous les angles ne soient pas égaux, ou ne le pensez-vous pas ?

E. Je vois que c'est possible.

R. De quelle manière ?

E. Si deux sont plus contractés, que deux soient plus ouverts.

A. Voyez-vous également à quel point les deux plus contractés et les deux plus ouverts sont opposés l'un à l'autre ?

E. Et le plus véritablement et le plus ouvertement.

R. Vous voyez donc que même ici, autant d'égalité qu'on pouvait conserver, a été conservée : car vous voyez sûrement qu'il est impossible qu'une figure soit complétée par quatre lignes égales, ni toutes, ni certainement même pas deux. les angles étant égaux ; et pourtant les choses qui sont égales doivent se répondre au contraire.

E. Je vois et je tiens très fermement.

La justice est dans l'égalité.

9. 15. A. N'y a-t-il rien qui vous touche même dans ces matières d'une certaine justice si grande et si inébranlable ?

E. De quelle manière ?

R. Parce que, comme je le pense, nous disons que la justice n'est rien d'autre que l'équité : et l'équité semble être appelée d'une sorte d'égalité. Mais quelle équité y a-t-il dans cette vertu, sinon qu'elle soit donnée à chacun le sien ? D'ailleurs, à chacun les siens, on ne peut les attribuer que par une certaine distinction. Ou pensez-vous le contraire ?

E. C'est évident et je suis tout à fait d'accord.

R. Quoi ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas de distinction, si toutes choses sont égales, de sorte qu'elles ne diffèrent en rien les unes des autres ?

E. Pas question.

R. La justice ne peut donc être préservée que dans les choses dans lesquelles elle est préservée ; il y a pour ainsi dire une certaine bizarrerie et une certaine dissemblance.

E. Je comprends.

R. Quand donc on admet que ces figures dont nous parlons sont différentes les unes des autres, à savoir celle qui consiste en trois, et celle qui consiste en quatre angles, quand toutes deux sont faites de lignes égales ; Ne vous semble-t-il pas qu'une sorte de justice retenue consiste à ce que ce qui ne peut avoir la parité de ses opposés maintienne inébranlable l'égalité des angles ? Dans ce cas, puisque la congruence des opposés est si grande, cette loi des angles admet une certaine inégalité ? Comme cela m'a donc beaucoup ému, j'ai cru nécessaire de vous demander en quoi cette vérité, cette équité et cette égalité me plairaient.

E. Maintenant, je vois ce que vous dites, et je ne suis pas du tout surpris.

R. Voyons, parce que vous préférez à juste titre l'égalité à l'inégalité, et il n'y a personne, comme je le pense, doué de sens humain, pour qui cela ne soit évident ;

cherchons, s'il nous plaît, une figure dans laquelle se trouve la plus haute égalité : car, quelle qu'elle soit, elle sera sans doute préférée aux autres.

E. Je l'aime et je veux savoir ce que c'est.

Pas la même égalité dans les carrés et les triangles.

10. 16. R. Répondez donc d'abord si les figures dont nous avons déjà parlé dans la mesure où elles paraissent suffisantes vous paraissent excellentes, celles qui consistent en quatre lignes égales et autant d'angles égaux ; , comme vous le voyez, en cela l'égalité des lignes et des angles est et ce que nous n'avons pas trouvé dans ce qui est entouré de trois lignes égales, il y a une égalité de contraires à cela : car une ligne est une ligne, et un angle est opposé à un angle, comme vous le voyez.

E. C'est vrai, comme vous le dites.

A. Y a-t-il une égalité totale ou cela vous semble-t-il différent ? Car s'il l'a fait, nous en cherchons un autre en vain, afin d'instituer ; mais s'il ne l'a pas fait, je veux que vous me le montriez.

E. Il me semble que oui : car là où les angles sont égaux et les lignes sont égales, je ne vois aucune inégalité détectée.

R. Je pense autrement : car une ligne droite, jusqu'aux coins, est douée de la plus grande égalité ; mais lorsqu'une autre ligne la rejoint d'un côté différent et fait un angle, ne pensez-vous pas que celle-ci elle-même est inégale ? La partie de la figure qui est fermée par la ligne vous semble-t-elle s'accorder avec celle qui est fermée par l'angle ?

E. En aucun cas : et j'ai honte de ma témérité ; car j'étais guidé par le fait que j'y voyais les angles égaux entre eux et les côtés : mais qui ne voit la grande différence entre leurs côtés et les angles ?

R. Prenons une autre indication très claire de l'inégalité : car vous voyez certainement que soit cette figure triangulaire est constante à droites égales, soit ce carré a une moyenne.

E. Je vois clairement.

R. Quoi ? Lorsque nous traçons des lignes du même centre vers toutes les parties de la figure, les lignes dessinées vous semblent-elles égales ou impaires ?

E. Ils sont assez bizarres : car ils doivent être plus longs, que l'on amène dans les coins.

A. Combien y en a-t-il dans les carrés et combien dans les triangles ?

E. Quatre ici, trois là.

R. Quoi ? encore une fois, le plus petit de tous, et combien y en a-t-il dans chaque figure ?

E. Autant, c'est-à-dire ceux qui sont dessinés au milieu des côtés.

R. Vous me semblez dire très justement qu'il n'est pas nécessaire de s'attarder ici davantage ; car cela suffit pour ce que nous voulons : car vous voyez qu'une grande égalité est conservée ici, comme je le pense, et pourtant elle n'est pas encore parfaite à tous égards.

E. Je vois tout, et quel est le chiffre qui a la plus grande égalité, j'attends avec impatience de le savoir.

Laquelle des dimensions est la plus simple ?

11. 17. A. Qu'en pensez-vous, sinon celui dont l'extrémité est congruente à elle-même de tous côtés, ne troublant l'égalité sous aucun angle, et du centre duquel des lignes égales peuvent être tracées vers toutes les parties de l'extrémité ?

E. Maintenant, comme je pense, je comprends : car vous semblez me décrire cette figure qui se termine par une seule ligne tracée en cercle.

R. Vous comprenez bien. Considérez donc maintenant que, puisque le raisonnement ci-dessus a enseigné qu'une ligne doit être comprise uniquement en termes de longueur, et que rien de largeur ne doit être utilisé, et donc qu'elle ne peut pas être divisée par la longueur par laquelle elle est tracée, s'il vous semble qu'on puisse trouver une figure sans largeur.

E. Pas question.

R. Quoi ? La latitude elle-même peut-elle n'avoir pas de longueur, bien qu'il n'y ait que la latitude, tout comme nous avons compris plus haut la longueur sans la largeur ? Ou pas ?

E. Je vois que ce n’est pas possible.

R. Vous voyez aussi, si je ne me trompe, que la largeur peut être divisée de tous les côtés, mais que la ligne ne peut pas être dans la longueur.

E. C'est évident.

A. Alors, qu’est-ce qui est le plus important à votre avis ? ce qui peut être divisé, ou ce qui ne peut pas être divisé ?

E. Bien sûr, ce n’est pas possible.

R. Vous proposez donc une ligne de largeur. Car si quelque chose ne peut être divisé, il faut le préférer ; Il faut mettre avant ce qui peut être moins divisé : mais la latitude est divisée de chaque partie, mais la longueur ne l'est que d'une partie différente, car elle ne permet pas de division par longueur : donc la latitude est supérieure. Ou pensez-vous le contraire ?

E. C’est donc exactement la raison qui nous oblige à avouer comme vous le dites.

Le principe est très simple....

11. 18. R. Examinons maintenant, si cela nous plaît, s'il y a quelque chose dans cette raison qui ne puisse être divisé du tout ; car ce sera encore mieux que cette ligne. Car vous voyez que la ligne peut être coupée d’innombrables manières différentes, je vous laisse donc le découvrir par vous-mêmes.

E. Je pense qu'il ne peut pas être divisé, parce que nous mettons le milieu dans la figure, d'où les lignes sont tracées vers les extrêmes. Car s’il est divisé, il ne peut manquer de longueur ni même de largeur. Mais s’il n’a que de la longueur, ce n’est plus d’où partent les lignes, mais c’est la ligne elle-même. Mais s’il est aussi large, il lui faut un autre support à partir duquel les lignes de largeur se dessinent jusqu’aux extrémités. Mais ces deux raisons sont rejetées. Ce sera donc ce qui ne peut être divisé.

R. Vous avez raison. Mais ne vous semble-t-il pas que cela ressemble à celui à partir duquel la ligne est tracée, même s'il n'existe pas encore de figure dont nous comprenions la moyenne ? Car je veux dire le début de la ligne à partir de laquelle commence la longueur, que je veux que vous compreniez sans aucune longueur. Car si vous comprenez la longueur, vous ne comprenez certainement pas où commence la longueur elle-même.

E. Tel du tout.

R. Ceci donc, et je vois que vous le comprenez maintenant, est le plus puissant de tout ce qui a été démontré. En effet, c'est le fait qu'il ne souffre aucune division ; et on l'appelle point lorsqu'il tient le milieu d'une figure ; ou bien, lorsqu'il marque quelque chose d'ensemble qui doit être compris sans parties, et qui n'occupe cependant pas le milieu de la figure, on l'appelle signe. Il s'agit donc d'un signe connu sans pièces. Il existe maintenant un point connu sous le nom de maintien du milieu de la figure. Il arrive ainsi que tout point soit aussi un signe, mais que tout signe ne soit pas considéré comme un point. Car je veux nous mettre d'accord entre nous sur ces noms, afin que nous en parlions moins dans les disputes : bien que la plupart d'entre eux fassent référence, non pas au milieu de chaque figure, mais à

celui qui contient seulement un cercle ou une boule ; même si nous devons moins travailler avec les termes.

E. Je suis d'accord.

... et c'est le plus puissant.

12. 19. R. Vous voyez certainement combien cela vaut. Car la ligne commence par lui et se termine par lui ; On voit qu'aucune figure ne peut être formée par des lignes droites si l'angle lui-même n'est pas fermé ; puis, partout où une ligne peut être coupée, elle est coupée à travers elle, puisqu'elle n'admet aucune section ; il n'y a pas de ligne de ligne à moins qu'elle ne soit rejointe par lui. Enfin, pour le reste des figures planes (car nous n'avons encore rien dit de la hauteur), la raison a montré qu'elle est préférable à celle qui est enfermée dans un cercle, à cause de la plus grande égalité ; Quel autre contrôle de l'égalité existe-t-il qu'un point établi au milieu ? On peut en dire beaucoup sur le pouvoir de cela, mais je m'abstiendrai et vous laisserai réfléchir davantage par vous-même.

E. Bien sûr, semble-t-il ; car il n'hésitera pas à me demander, si quelque chose est plus obscur : mais je vois, avec modération, comme je le pense, que ce signe a un grand pouvoir.

Comment est faite la hauteur.

12. 20. R. Maintenant, faites attention à cela, lorsque vous avez vu ce qu'est le signe, quelle est sa longueur et quelle est sa largeur ; Lequel de ceux-ci vous semble appartenir à un autre, et dont le besoin, sans lequel il ne peut exister.

E. Je vois que la largeur a besoin de longueur, sans laquelle elle ne peut être pleinement comprise. Encore une fois, la longueur n’a pas besoin de la largeur de l’œil pour qu’elle existe, mais elle ne peut exister sans ce signe. Il est clair que ce signe est autonome et n’a besoin d’aucun de ces éléments.

R. Il en est ainsi, comme vous le dites : mais réfléchissez bien si la largeur peut réellement être coupée de tous les côtés ; ou bien, dans certains endroits, il ne peut même pas admettre une section, bien qu'il admette plus qu'une ligne.

E. Je ne sais pas exactement pourquoi il ne peut pas.

R. Je crois que vous ne vous en souvenez pas ; car il est impossible que vous ne puissiez pas le savoir : c'est pourquoi je vous le rappellerai de cette manière. Car certainement vous comprenez la largeur de telle manière que vous n'usurpez rien dans vos pensées sur la hauteur.

E. Oui, absolument.

R. Ajoutons donc la hauteur à cette largeur, et réponds maintenant s'il y a aussi quelque chose d'ajouté, afin qu'on puisse la couper de tous les côtés.

E. Vous m'avez rappelé l'émerveillement. Car je vois maintenant qu'une section peut être admise non seulement par le haut ou par le bas, mais aussi par les côtés, et qu'il ne reste rien du tout, de sorte que la division ne peut pas pénétrer. Il est donc évident que la largeur ne peut être coupée de ces parties par lesquelles la hauteur est élevée.

Quelle quantité doit être considérée avec compréhension.

12. 21. R. Parce qu'alors, si je ne me trompe, la longueur, la largeur et la hauteur vous sont connues ; Je demande si les deux supérieurs peuvent manquer, là où il y a de la hauteur.

E. En effet, je vois que sans longueur il ne peut y avoir de hauteur, mais sans largeur il peut y en avoir.

R. Revenons donc à la pensée de la largeur, et si vous l'imaginez couchée dans votre esprit, laissez-la se dresser de chaque côté, comme si vous vouliez la faire sortir par la plus fine fente où se joignent les portes fermées. Vous ne comprenez toujours pas ce que je veux dire ?

E. Je comprends ce que vous dites, mais peut-être pas encore ce que vous voulez.

R. C'est-à-dire que vous puissiez répondre, s'il vous semble que la latitude ainsi érigée a migré vers la hauteur, et que la latitude a maintenant perdu son nom et sa description ; si la largeur reste encore, bien qu'elle soit ainsi placée.

E. Il me semble que la hauteur est faite.

A. Vous rappelez-vous, s'il vous plaît, comment nous avons défini la hauteur ?

E. Je m'en souviens clairement et j'ai honte d'avoir déjà répondu de cette façon. Car même de cette manière, comme si elle était érigée, la largeur n'admet pas de section dans une longue direction vers le bas : on ne peut donc y penser aucun intérieur, bien que l'on pense au milieu et aux extrémités. Mais d'après la démonstration de la hauteur ci-dessus, dont vous m'avez fait souvenir, il n'y a pas de hauteur du tout, où rien ne puisse être pensé à l'intérieur.

R. Vous avez raison, et c'est pour cela que je souhaitais me souvenir de vous. C'est pourquoi je veux que vous répondiez maintenant à cette question, si vous faites passer le mensonge avant la vérité.

E. Maintenant, douter de cela est une folie incroyable.

R. Dites-moi, je vous en supplie, s'il existe une véritable ligne qui puisse être coupée dans le sens d'une certaine longueur ; ou un vrai signe qui peut être coupé de

n'importe quelle manière ; ou la vraie largeur, qui, une fois érigée, comme nous l'avons dit, admet une section le long d'une longue direction descendante ?

E. Rien de moins.

Ils s'arrêtèrent avec une question.

13. 22. A. Avez-vous déjà vu avec ces yeux corporels soit telle pointe, soit telle ligne, soit telle largeur ?

E. Absolument jamais. Car ceux-ci ne sont pas corporels.

R. Mais si les choses corporelles sont vues par les yeux corporels dans une sorte de relation étrange ; l'esprit par lequel nous voyons ces choses doit être incorporel et non corporel ou corporel. Ou pensez-vous le contraire ?

E. Maintenant, j'accorde que le corps n'est pas l'esprit ou quoi que ce soit de corporel ; qu'est-ce qu'il y a enfin, dis-moi ?

R. En attendant, voyez si on a réussi à le priver de cette quantité sur laquelle se pose maintenant la question : car qu'est-ce que l'esprit, je m'étonne que vous ayez oublié ce qui a été discuté entre nous dans la question précédente. Car vous vous souvenez qu'il vous a d'abord demandé d'où il venait : que je me souviens que nous l'avons traité de deux manières, l'une par laquelle on l'a demandé, pour ainsi dire, de son pays ; d'autre part, que ce soit de la terre, ou du feu, ou de n'importe lequel de ces éléments, ou de tous, ou de certains d'entre eux. Dans cette question il fut convenu entre nous qu'il ne s'agissait là que de savoir d'où vient la terre, ou si quoi que ce soit d'autre des éléments individuels. Car il faut comprendre que, bien que Dieu ait créé l'esprit, il a une substance définie, qui n'est ni terrestre, ni ardente, ni aérienne, ni humide ; Mais si vous voulez que l'esprit soit défini pour vous, et que par conséquent vous demandez ce qu'est l'esprit ; Je réponds facilement. Car il me semble qu'il existe une sorte de substance qui participe de la raison, adaptée au corps dirigeant.

Il manque à l'âme la quantité qu'elle comprend...

14. 23. Faites donc plus attention à ce qui rend maintenant ambiguë la question de savoir s'il existe une quantité et, pour ainsi dire, un espace local dans l'esprit. Car sûrement parce qu'il n'y a pas de corps ; car d'aucune autre manière aucune chose incorporelle ne serait capable de voir, comme le montre la raison ci-dessus ; il lui manque sans aucun doute l'espace dans lequel les corps sont mesurés : et c'est pour cette raison qu'une telle quantité ne peut être correctement crue, ni pensée, ni comprise. Mais si elle vous émeut, pourquoi la mémoire contient-elle tant d'espaces de ciel, de terre et de mer, puisqu'elle-même n'a aucune taille ? c'est une force merveilleuse, mais, d'après ce que nous avons appris, vous pouvez percevoir combien de lumière est présente dans votre génie. Car s'il n'y a pas de corps, comme la raison l'a déjà montré, il lui manque de la longueur, de la largeur et de la hauteur,

et aucune de celles-ci ne peut exister dans un corps sans les deux autres ; cependant il est permis à l'esprit de voir ne serait-ce qu'une seule ligne avec une sorte d'œil intérieur, c'est-à-dire l'entendement : je pense qu'il faut donc admettre que l'esprit n'est pas un corps, afin qu'il soit meilleur que le corps. Cela étant accordé, je ne pense pas qu'il faille douter qu'il soit aussi d'une meilleure lignée : car il est ridicule quand on dit que ces trois choses au corps sont un corps, et non que celui qui est meilleur en corps l'est. mieux que tout cela. Mais la ligne même par laquelle l'esprit est convaincu qu'elle est meilleure est donc supérieure aux deux autres, parce qu'elle peut être moins coupée que ces deux-là. D'ailleurs ces deux-là se coupent plus qu'une ligne, plus ils s'étendent dans l'espace : mais une ligne n'a d'espace que la longueur, et lorsqu'on l'éloigne, il ne reste plus rien du tout de l'espace. Par conséquent, quelle que soit la meilleure ligne, il est nécessaire qu'il n'y ait pas d'espace et qu'elle ne puisse pas du tout être divisée ou coupée. C'est donc en vain, à mon avis, que nous travaillons à trouver une quantité d'esprit qui n'est pas nulle, quand nous lui permettons d'être d'une meilleure lignée. Et si la meilleure de toutes les figures planes est celle qui est formée par un cercle, dans lequel la raison enseignait que rien ne vaut mieux qu'un point et plus puissant, qui sans doute manque de côtés ; Quoi d'étonnant si l'âme n'est ni corporelle, ni étendue en longueur, ni étalée en largeur, ni solidifiée en hauteur ; et cependant est-il si fort dans le corps, que le gouvernement de tous les membres en dépende, et comme une sorte de pivot dans l'action de tous les mouvements du corps ?

... et il se comprend.

14. 24. Mais puisque le milieu de l'œil, qu'on appelle pupille, n'est rien d'autre qu'un certain point de l'œil, dans lequel cependant il y a tant de puissance, qu'avec lui la moitié du ciel, dont il y a est un espace ineffable, visible depuis un endroit élevé ; il n'est pas improbable que l'esprit soit privé de la vérité sur toute la taille corporelle, qui est consommée par ces trois différences, bien que n'importe quelle taille de corps puisse être imaginée. Mais il est possible à quelques-uns de voir l'esprit avec l'esprit lui-même, c'est-à-dire que l'esprit lui-même se voit ; mais il voit à travers l'entendement. Car cela seul peut voir qu'il n'y a rien de plus puissant et de plus magnifique dans les choses que ces natures qui, pour ainsi dire, sont considérées comme sans gonflements : car le gonflement n'est pas absurdement appelé la taille du corps, qui s'il était valorisés, les éléphants seraient certainement plus sages que nous. Mais si l'un de leurs proches disait que les éléphants sont sages ; car je sentais que, même si je me posais des questions, je sentais aussi que les gens erraient souvent d'ici ; que, autant que je pense, du moins il l'admettra, l'abeille est plus sage que l'âne ; dont la taille est sûrement plus grande que celle d'un âne ; sur quoi, volant si haut qu'il était difficile pour nous de la voir sous une telle lumière, nous trouvâmes qu'elle aperçut un petit lièvre caché sous un buisson et un poisson sous les vagues. Mais si dans les sens eux-mêmes, auxquels il n'est pas donné de sentir autre chose que corporel, la grandeur du corps n'a rien à voir avec la matière, c'est-à-dire avec la puissance de sentir ; Faut-il craindre, je te prie, que l'esprit humain, dont l'aspect supérieur et presque unique est la raison même par laquelle il cherche à se trouver, ne soit rien, si la même raison, c'est-à-dire elle-même, prévaut pour priver de toute la grandeur par laquelle on obtient une place ? Certaines grandes choses, croyez-moi, sont grandes, mais il faut y penser sans aucun poids de cœur. Cela arrive plus facilement à ceux qui abordent ces choses avec une bonne

éducation, non par la poursuite d'une vaine gloire, mais allumés par l'amour divin de la vérité ; ou ceux qui sont déjà occupés à rechercher ces choses, bien qu'ils soient venus les étudier moins savants, s'ils se rendent patiemment dociles au bien, et se détournent de toutes les habitudes des corps, autant qu'il est permis dans ce domaine. vie. Mais il ne peut pas arriver, par quelque providence divine, que les âmes religieuses n'aient pas la possibilité de se retrouver elles-mêmes et leur Dieu, c'est-à-dire ceux qui recherchent la vérité pieusement, chastement et diligemment.

L'âme grandira-t-elle avec le corps (15, 25 - 22, 40)

Nous fournissons une raison.

15. 25. Mais de cette question, à moins que quelque chose ne vous touche encore, retirons-nous maintenant, s'il vous plaît ; et passons à autre chose : mais quoi que nous ayons discuté peut-être plus éloquemment de ces chiffres que vous ne l'auriez souhaité, vous verrez combien cela sera valable pour d'autres, si vous considérez que cette discussion en a été quelque peu aidée ; et ne pouvant le supporter, il s'enfuit volontairement dans les mêmes ténèbres dont il souhaitait fuir ; et il avance, si je ne me trompe, les preuves les plus certaines, par lesquelles ce qui a été découvert et accompli, il a un doute impudent, dans la mesure où il est permis à l'homme de retracer de telles choses. [Un doute éhonté est connu pour se produire de deux manières : soit un homme qui sait utiliser la raison est rendu si ennuyeux et paresseux à rechercher la vérité, qu'il préfère rester dans les ténèbres de la vanité, plutôt que dans ce qui a été établi. par son Créateur pour lui-même et son Dieu par un vrai raisonnement pour découvrir et travailler ; ou de tels actes de défi impies, qui ont été découverts et accomplis par d'autres qui les recherchent diligemment et pieusement, doutent qu'ils puissent être découverts et accomplis ; quelle raison s'avère être la forme d'envie la plus impudente]. Car j'ai moins de doute sur ces choses que sur celles que nous voyons avec ces yeux, avec la bave toujours en guerre. Car qu'y a-t-il de moins à supporter et à entendre que d'avouer que nous faisons raison aux bêtes, et d'avouer que cette chose est quelque chose que nous percevons par la lumière corporelle, que même certaines bêtes voient mieux ; Mais ce que nous regardons avec raison, prétendons-nous qu'il n'y a rien ? Si l'on disait que c'est tel que ce que voient les yeux, on ne pourrait sûrement rien dire de plus indigne.

si la raison grandit avec le corps.

15. 26. E. Je les accepte très volontiers et je suis d'accord : mais ce qui m'émeut, c'est que, lorsqu'il s'agit de quantité corporelle, le fait que l'âme n'est pas une affaire m'est si clair que je ne sais pas du tout comment Je peux résister à ces arguments, et je ne l'admettrai pas. premièrement, pourquoi avec l'âge, à mesure que le corps grandit, l'âme grandit ou semble grandir. Car qui nierait que les petits enfants ne soient même pas comparables à certaines bêtes rusées ? mais qui doute qu'à mesure qu'ils grandissent, la raison grandisse aussi en eux d'une certaine manière ? Alors, si l'âme s'étend dans l'espace de son corps, comment n'a-t-elle aucune taille ? mais s'il n'est pas distendu, comment sent-il la piqûre partout ?

R. Vous posez des questions sur des choses qui m'ont souvent ému aussi : je ne suis donc pas disposé à vous répondre, comme je le fais habituellement ; mais si c'est bien, vous jugerez de la raison qui agit : quoi qu'il en soit, je ne peux certainement pas faire plus, à moins que peut-être quelque chose de mieux ne me vienne à l'esprit de Dieu lorsque nous discutons. Mais faisons-le, s'il nous plaît, à notre manière, afin que vous puissiez répondre de vous-même par la raison. Examinons d'abord s'il existe une preuve certaine que l'esprit grandit avec le corps, qu'à mesure que l'âge approche, l'homme est plus adapté aux habitudes humaines et en est de plus en plus expert.

E. Venez comme bon vous semble ; car j'aime aussi le plus ce genre d'enseignement et d'apprentissage : car je ne sais pas comment, lorsque je réponds moi-même à ce que je cherchais sans le savoir, la découverte elle-même devient non seulement une question de fait, mais encore plus douce d'émerveillement.

Le pouvoir qui est la raison de la vie...

16. 27. A. Dis-moi donc si deux choses sont plus grandes et meilleures pour toi, ou semblent-elles être une seule et même chose appelée par deux noms ?

E. Je sais que plus grand est une chose, mieux en est une autre.

A. Selon vous, laquelle de ces deux est la quantité ?

E. Certes, c'est ce que nous disons être plus grand.

A. Et si nous admettions que le carré rond de deux chiffres est meilleur ? Est-ce que la quantité fait ça, ou autre chose ?

E. Ce n'est nullement la quantité, mais celle dont nous avons parlé plus haut, l'égalité, qui est la cause de cette excellence.

R. Maintenant, faites attention à savoir s'il vous semble que la vertu est une sorte d'égalité de vie, d'accord de tous côtés avec la raison. Car si une chose diffère d'une autre dans la vie, nous sommes plus offensés, si je ne me trompe, que si une partie du cercle est plus ou moins éloignée du point que les autres parties. Ou pensez-vous le contraire ?

E. Oui, je suis d'accord, et je prouve que ce que vous avez décrit est une vertu : car la raison ne se dit ni ne se pense si elle n'est vraie ; et dont la vie est conforme en toutes choses à la vérité, il est certainement soit le seul, soit certainement le plus, qui vit bien et honnêtement ; et celui qui est ainsi affecté doit seul être jugé comme ayant du courage et comme vivant selon lui.

R. Vous dites bien : mais vous voyez sûrement aussi que, comme je le pense, le cercle des figures planes est plus semblable en vertu à tout autre. C'est pourquoi,

chez Horace, nous avons coutume de vanter avec beaucoup d'éloges ce verset dans lequel il dit, en parlant d'un sage :

Fort et en soi tout lisse et rond 1.

Et c'est à juste titre : car vous ne trouvez rien dans le bien de l'âme qui lui soit plus agréable à tous égards que la vertu ; ni en figures simples mais en cercle. Donc, si un cercle ne garantit pas la taille de l'espace, mais une certaine confirmation du reste ; combien plus faut-il penser à la vertu, qui l'emporte sur les autres affections de l'esprit, non par l'occupation d'une plus grande place, mais par une certaine congruence divine des raisons et de la concorde ?

... l'esprit grandit.

16. 28. Mais quand un enfant fait des progrès louables, dans quelle chose dit-on qu'il fait plus de progrès que dans la vertu ? ça ne vous semble pas ?

E. C'est évident .

R. Il ne faut donc pas vous paraître que l'esprit, comme le corps, grandit et progresse avec l'âge ; car en progressant, il atteint la vertu, que nous reconnaissons belle et parfaite, non par la grandeur de l'espace, mais par la grande force. de constance : et si une chose est plus grande, une autre est meilleure, comme vous l'avez déjà donné ; quoi que l'âme avance avec l'âge et devienne maîtresse de la raison, il me semble qu'elle ne devient pas plus grande, mais meilleure. Mais si la taille des membres le faisait ; Chacun serait d'autant plus prudent qu'il serait grand ou fort : vous nierez, je crois, qu'il n'ait pas d'autre voie.

E. Qui a nié cela ? Mais néanmoins, quand l'âme avance dans l'âge, vous le permettez aussi ; Je me demande qui peut devenir un expert de toutes tailles, même si ce n'est pas dans l'espace de ses membres, mais certainement avec l'aide du temps.

Il ne se prolonge pas avec l'âge et le temps...

17. 29. Cessez d'être surpris, car ici aussi je vous réponds de la même manière. Car comme la taille des membres n'apporte donc aucune raison pour laquelle elle aide l'âme, car beaucoup se révèlent plus prudents avec des membres de plus en plus courts que certains dotés d'une grande masse de corps ; donc, puisque nous voyons les plus jeunes plus industrieux et plus actifs que les plus âgés, je ne vois pas pourquoi on devrait penser que des espaces de temps devraient être consacrés à l'augmentation des âges quant aux corps, ainsi qu'aux âmes ; puisque les corps eux-mêmes, qu'on a laissé croître avec le temps et occuper de plus grands espaces, sont souvent plus vieux et plus courts, non seulement séniles, qui se contractent et diminuent avec la grandeur du temps ; mais aussi des garçons, que nous avons observés plus petits de corps que ceux qui sont plus âgés. Si donc elles se prolongent longtemps, elles ne donnent même pas lieu à la grandeur des corps eux-mêmes ; mais tout cela est la puissance de la graine, et certains nombres de la nature sont certainement cachés et difficiles à discerner : combien moins faut-il supposer que l'âme s'allonge avec le temps, parce qu'on voit qu'elle a appris beaucoup par l'usage des choses et l'assiduité ?

... grandeur d'esprit.

17. 30. Mais si cela vous touche, ce que nous avons l'habitude d'interpréter comme ce que les Grecs appellent longanimité ; On peut remarquer que beaucoup de paroles sont transférées du corps à l'esprit, tout comme de l'esprit au corps : car si Virgile a dit de la montagne impie et de la terre très juste, quelles paroles vous voyez sont transférées de l'esprit au corps. corps; Comment s'étonner si nous disons tour à tour patience, puisque la patience ne peut être que la patience ? Mais parmi les vertus, ce qu'on appelle la grandeur de l'âme, est à juste titre compris comme n'étant pas lié à l'espace, mais à une certaine force, c'est-à-dire à la puissance et à la puissance de l'âme ; La vertu doit être valorisée d'autant plus qu'elle méprise davantage. Mais nous en parlerons plus tard, lorsque nous examinerons la grandeur de l'âme, comme il est d'usage de rechercher la grandeur d'Hercule, l'excellence de ses actes, non la masse de ses membres : car ainsi nous les avons répartis ci-dessus. Maintenant, il faut que vous vous souveniez que nous avons déjà suffisamment traité de ce point : car la raison enseignait qu'elle était la plus puissante, et qu'elle devait être surtout maîtrisée dans les chiffres. Le pouvoir et la domination ne manifestent-ils pas une certaine grandeur ? et à ce moment-là, nous n'avons trouvé aucune place. Par conséquent, lorsque nous entendons ou parlons d'un esprit grand ou immense, nous devons réfléchir à l'espace qu'il occupe, mais aussi à tout ce qu'il peut faire. Par conséquent, si votre premier argument, dans lequel il vous semblait que l'esprit grandit avec le corps avec l'âge, a déjà été suffisamment discuté ; passons à autre chose.

Comment un enfant parvient à parler.

18. 31. E. Je ne sais si tout cela m'émouvait en vain, nous étions persécutés ; et il est possible que certains échappent à ma mémoire : néanmoins, ce qui nous vient à l'esprit maintenant, voyons à quoi cela ressemble, que l'enfant ne parle pas comme un nourrisson et est pris dans sa croissance.

R. C'est facile : car je crois qu'il vous semble que chacun parle la langue dans laquelle parlent les gens parmi lesquels il est né et a grandi.

E. Personne ne l'ignore.

R. Établissez donc quelqu'un qui est né et a grandi là-bas, là où les hommes ne parleraient pas, mais signeraient leurs propres pensées en hochant la tête et en remuant leurs membres ; Ne pensez-vous pas qu'il fera de telles choses et ne parlera pas, lui qui n'a entendu personne parler ?

E. Je ne veux pas que vous me demandiez cela, car cela ne peut pas être fait. Car qui sont ces hommes, parmi lesquels je peux penser à quelqu'un qui est né ?

A. N'avez-vous pas vu à Milan un jeune homme au corps le plus respectable et aux manières les plus élégantes, mais muet et si sourd qu'il ne pouvait comprendre les

autres que par le mouvement de son corps, ni exprimer lui-même ce qu'il voulait autrement ? car voici le plus connu. Car je connais un certain compatriote bavard, d'une femme bavarde, qui engendra des enfants, tous mâles et femelles, environ quatre ou plus (car je ne m'en souviens plus assez maintenant), muets et sourds. Car parce qu'ils ne pouvaient pas parler, ils étaient muets ; et du fait qu'ils ne captaient de signes qu'avec leurs yeux, même les sourds étaient compris.

E. Mais je le connais bien, et je ne sais pas ceux en qui je te crois : mais pourquoi cela ?

R. Parce que vous avez dit que vous ne pouviez pas imaginer naître parmi de telles personnes.

E. Et maintenant je ne dis rien d'autre : car vous accordez que ceux-ci, si je ne me trompe, sont nés parmi ceux qui voulaient parler.

R. En effet, je ne l'aurais pas nié ; mais comme il est déjà établi parmi nous qu'il peut y avoir de tels hommes ; Pensez, s'il vous plaît, si un homme et une femme de cette race étaient unis et amenés dans un désert où ils pourraient encore vivre, s'ils devaient donner naissance à un fils qui n'était pas sourd, comment parlerait-il à son parents?

E. De quelle manière pensez-vous que, sauf comme ses parents le lui ont donné, il rendrait les signes par un tel geste ? Mais un petit garçon ne pourrait même pas faire cela : ma raison reste donc intacte. Car qu'importe qu'on grandisse pour parler ou pour agir, puisque l'un et l'autre appartiennent à l'âme, dont nous ne voulons pas admettre qu'elle grandisse ?

Que nous grandissions par l'art ou par la nature.

18. 32. R. Maintenant, il me semble que même lorsque tout le monde marche sur une corde raide, on croit que cette personne a une âme plus grande que celle de ceux qui en sont incapables.

E. Ceci est une autre chose : car qui ne voit pas que c'est de l'art ?

A. Pourquoi, s'il vous plaît, l'art ? ou parce qu'il a appris ?

E. Oui, en effet.

A. Pourquoi, alors, vous semble-t-il que même si tout le monde apprend autre chose, ce n'est pas un art ?

E. Clairement, quoi qu'on apprenne, je ne nie pas que ce soit de l'art.

R. N'a-t-il pas ensuite appris ce geste auprès de ses parents ?

E. Il a appris bien sûr.

R. Il faut donc admettre que cela aussi n'est pas la croissance d'une âme plus grande, mais qu'il s'agit d'une imitation d'un certain art.

E. Je ne peux pas l'accorder.

R. Par conséquent, tout cela ne s'apprend pas dans l'art, comme vous l'admettez maintenant.

E. L'art du tout.

R. Ensuite, il n'a pas appris le geste que vous avez fait non moins.

E. Il a appris, mais ce n'est pas de l'art.

R. Mais vous avez dit un peu plus tôt que l'art, c'est ce qui s'apprend.

E. Voyons, j'admets maintenant que parler et agir, d'après ce que nous avons appris, sont de l'art. Cependant, il existe d'autres compétences que nous apprenons en nous concentrant sur les autres ; d'autres, qui sont insérés en nous par nos professeurs.

A. Laquelle de ces âmes pensez-vous que vous gagnerez éventuellement du fait qu'elle grandisse ? le sont-ils tous ?

E. Je ne pense pas à tous, mais à ceux ci-dessus.

A. Ce genre de chose ne vous semble-t-il pas être un exercice de funambule ? car voyant cela aussi, comme je le pense, ceux qui le font y parviennent.

E. Je le crois : mais pourtant, tous ceux qui regardent ces choses et les regardent avec un grand intérêt ne peuvent pas les réaliser, mais ceux qui souffrent sont les maîtres en la matière.

R. Eh bien, bien sûr, vous dites ; car je vous répondrais aussi ceci à propos de la parole : car beaucoup de Grecs et d'autres langues nous entendent parler plus souvent qu'ils ne regardent le bûcher funéraire. ceux qui apprennent notre langue, comme nous souhaitons connaître la leur, sont souvent confiés à des professeurs. Cela étant, je me demande pourquoi vous attribueriez ce que disent les hommes à la croissance de l'âme ; Mais vous ne voulez pas qu'ils marchent sur une corde.

E. Je ne sais pas comment vous confondez ces choses : car celui qui est confié à un maître pour apprendre notre langue connaît un certain autre de lui que celui que son âme a grandi, je pense qu'il l'a appris ; Mais quand il apprend autre chose, je ne l'attribue pas à une âme plus grande, mais à l'art.

R. Et si lui, qui est né parmi les grands et les muets, avait appris à parler tard et déjà dans sa jeunesse en tombant sur d'autres personnes, alors qu'il ne connaissait aucune autre langue ? Pensez-vous qu'à cette époque, son âme avait grandi, lorsqu'il avait appris à parler ?

E. Je n'ai jamais osé dire ça ; et maintenant je cède à la raison, et je ne pense pas que ce dont nous parlons soit un argument en faveur d'une âme plus grande, de peur

de forcer tous les autres arts à admettre que l'âme a été obtenue en grandissant, car si je dis, c'est une absurdité ; il s'ensuivra que l'âme décroît lorsqu'elle oublie quelque chose.

Il s'agit d'un triple type de croissance.

19. 33. R. Vous comprenez bien, et pour que vous entendiez la vérité, il est dit avec raison que l'âme apprend à grandir, et au contraire à apprendre à diminuer, mais en un mot traduit, comme nous l'avons montré plus haut. Il faut cependant faire attention à ce qu'il ne semble pas occuper une plus grande surface du lieu, alors qu'on dit qu'il grandit ; mais l'homme habile a un pouvoir d'action bien plus grand que l'homme non habile. Cependant, il importe beaucoup de savoir quelles sont les choses qu'il apprend et par lesquelles il semble progresser d'une certaine manière. Car comme il y a trois sortes de croissance dans le corps, une seule est nécessaire, par laquelle l'harmonie naturelle s'accomplit dans les membres ; le deuxième excès, par lequel quelque chose diffère du reste des membres en augmentant leur santé entière, par lequel il arrive parfois que les hommes naissent avec de vieux doigts, et la plupart des autres choses qui, lorsqu'elles sont excessives au-delà de l'habituel, sont appelées monstrueux; le troisième dommage, lorsqu'il se produit, est appelé gonflement ; car on dit aussi que les membres grandissent de cette manière, et en vérité ils occupent une place plus grande, mais avec une bonne santé conquise : ainsi dans l'esprit il y a certaines croissances naturelles, qui sont dites augmentées par des disciplines honorables adaptées à une bonne santé. et une vie heureuse. Quand, en effet, nous apprenons des choses qui sont plus merveilleuses qu'utiles ; bien que dans certains cas ils soient généralement utiles, ils sont néanmoins superflus et doivent être considérés comme de cette seconde classe. Car si un certain joueur de cornemuse, comme celui de Varron, a tellement plu au peuple qu'il est devenu roi, nous ne devons pas penser que notre esprit devrait être augmenté par cet artifice : car ils ne sont pas plus gros que celui d'un homme tué ; Mais cette classe d'arts par lesquels la santé de l'esprit est préservée est nuisible : car juger par l'odeur et le goût des soupes, et savoir de quel lac un poisson a été pêché, ou savoir de quelle quantité de vin il s'agit. , est une sorte de compétence pitoyable. et quand, par ces arts, l'âme semble avoir grandi, qui, négligée par l'esprit, s'est enfoncée dans les sens, il n'y a rien d'autre à juger que si elle s'est enflée ou même figée.

Apprendre, c'est se souvenir.

20. 34. E. Je les accepte et je suis d'accord, et pourtant je n'ai aucune inquiétude du fait que l'âme est ignorante de toutes choses et brute, ce que nous observons autant que possible chez un enfant qui vient de naître. Car pourquoi a-t-il apporté avec lui un art, s'il est éternel ?

R. Vous soulevez une très grande, très grande question, et dans laquelle je ne sais s'il y a quelque chose de plus grand, dans lequel nos convictions sont si opposées, qu'il me semble que vous n'avez amené avec vous aucune âme, contrairement à tout l'art; ce qui est censé apprendre n'est pas non plus autre chose que se souvenir et se souvenir. Mais voyez-vous qu'en ce moment il n'est pas nécessaire de demander

s'ils ont de telles choses pour eux-mêmes ? Pour l'instant nous faisons en sorte qu'il paraisse, si possible, qu'il ne soit pas nommé selon les petits ou les grands espaces du lieu ; mais l'éternité, s'il y en a, nous l'examinerons opportunément avec celle que vous mettez en quatrième. Pourquoi cela a-t-il été donné au corps, nous avons commencé à le traiter comme il se doit. Car qu'en est-il d'une telle quantité, si elle a toujours été ou n'a pas toujours été, ou sera, ou si elle est maintenant inexpérimentée et maintenant habile ; puisque nous avons prouvé au-dessus de cela depuis longtemps, de ne pas même apporter la cause de la grandeur aux corps ; et qu'il soit bien connu que l'habileté n'est pas présente chez ceux qui grandissent, et est souvent appropriée pour ceux qui vieillissent ; et bien d'autres mots suffisent, je pense, pour montrer que ce n'est pas avec la taille du corps, qu'apporte l'âge, que l'âme devient aussi plus grande.

La force du corps grandit...

21. 35. Voyons donc, s'il vous plaît, quel est votre deuxième argument, à savoir que le contact de l'âme se fait sentir dans tout l'espace du corps, que nous voulons n'être qu'un espace.

E. Je laisserais cela maintenant pour passer à cela, à moins que quelque chose ne soit dit sur les pouvoirs. Car qu'est-ce que c'est que les corps qui grandissent en âge donnent de la force aux âmes plus grandes, si l'âme ne s'agrandit pas avec elles ? Car bien que la force de l'âme soit généralement considérée comme la force du corps ; pourtant je ne les abjurerais jamais de l'âme, quand je vois qu'il n'y en a pas dans les corps inanimés. En effet, il ne faut pas nier que l'âme soit utilisée par le corps par les puissances aussi bien que par les sens ; mais puisque ce sont les devoirs des vivants, qui peut douter que ces choses appartiennent plutôt à l'âme ? Quand donc nous voyons une plus grande force chez les jeunes enfants que chez les nourrissons, et que les adolescents et les jeunes montrent de jour en jour une plus grande force, jusqu'à ce qu'ils diminuent à nouveau avec le vieillissement du corps ; ce n'est pas à la légère, me semble-t-il, que c'est le signe d'une croissance avec le corps, puis d'un vieillissement de l'âme.

...exercice...

21. 36. A. Ce que vous dites n'est pas du tout absurde : mais j'ai tendance à penser que la force ne réside pas plus dans la taille du corps et la croissance de l'âge, que dans un certain exercice et confirmation des membres : tant pour te le prouver, je te demande si l'un marche plus obstinément que l'autre et penses-tu que tu es moins fatigué, que tu as plus de force ?

E. Je pense que oui.

R. Pourquoi donc, quand j'étais enfant, j'ai fait un voyage beaucoup plus long, quand j'étais occupé à chasser en marchant, que lorsque j'étais jeune, j'avais contribué à d'autres études, dans lesquelles j'étais plus obligé de m'asseoir ; si de plus grandes puissances doivent être attribuées au vieillissement qui approche, et donc au

développement de l'âme ? Ensuite, dans les corps des lutteurs eux-mêmes, les lutteurs examinent très habilement, non pas la masse et la taille, mais certains nœuds des lézards, et les muscles déchirés, et toutes les formes du corps qui leur conviennent, et à partir de là ils rassemblent plutôt preuve de force. Mais tout cela ne sert à rien si l'on n'y ajoute pas la force de l'art et de l'exercice. On a également souvent constaté que les hommes au physique énorme sont surpassés par les hommes petits et petits, soit pour se déplacer, soit pour porter des poids, soit même pour la lutte elle-même. Car qui ignore qu'un olympien s'épuise plus vite dans son voyage que n'importe quel commerçant du quartier, qui peut être frappé avec un de ses doigts ? C'est pourquoi si nous n'appelons pas statistiquement toutes les puissances elles-mêmes, mais d'autres plus adaptées les unes aux autres, grande ; et les caractéristiques des corps et leurs formes sont plus importantes que leurs tailles ; et si les exercices apportent tellement, comme on le croit célèbre, qu'un homme, en soulevant chaque jour un petit veau, a fait en sorte que même un taureau puisse le soulever et le porter sans ressentir un fardeau plus lourd, qui a été progressivement ajouté : par en aucun cas la force d'un âge plus avancé ne signifie que l'âme a grandi avec le corps.

... et les plus vieux du coup...

22. 37. Et s'il y a quelque chose de plus, les corps les plus grands des animaux ont de la force, précisément parce qu'ils sont plus grands ; C'est pourquoi, selon la loi de la nature, les poids plus petits cèdent la place aux plus grands, non seulement lorsqu'ils sont amenés à leur place par un signe de tête, comme les corps humides et terrestres au milieu du monde lui-même, qui est le le plus bas, et encore une fois aéré et ardent vers le haut. mais même avec quelque canonnade, ou lancer, ou impulsion, ou repoussée, ils sont obligés d'aller par une force étrangère, là où ils ne seraient pas portés volontairement. Car si vous lâchez de haut, quoique en même temps, deux pierres de grandeur inégale, la plus grosse atteindra en effet plus vite le sol ; mais si un mineur y est soumis et s'en occupe inévitablement, il cède certainement et en même temps il est abattu. De même, si le plus grand est lancé d'en haut, le plus petit est lancé vers le haut ; là où ils se rencontrent, il faut qu'il y ait une moindre répercussion et un moindre recul. Vous ne pensez pas que cela doive arriver parce que le plus petit a été contraint d'aller contre nature dans le sublime, tandis que l'autre a cherché sa place avec un plus grand élan ; faites que les plus grands soient précipités dans les cieux, et que les plus petits soient jetés à la rencontre de la terre. De même, si tous deux sont précipités l'un contre l'autre, non par un mouvement naturel, mais à deux, comme s'ils combattaient en champ de bataille, ils implosent dans l'espace médian ; Qui aurait douté que le plus jeune puisse s'élever vers le plus grand, dans la direction d'où lui et lui étaient portés ? Quand ces choses sont ainsi, c'est-à-dire quand, comme nous l'avons dit, les petits poids cèdent la place aux plus grands ; mais il importe beaucoup de savoir avec quelle impétuosité ils agissent en eux-mêmes : car si, avec une plus grande impétuosité, le plus petit, comme s'il était tiré par un canon puissant, est infligé au plus grand, soit d'un coup lâche, soit déjà languissant ; bien qu'il rebondisse, il le ralentit, ou même agit à reculons au lieu de coups et de poids.

... ils sont contrôlés par la confirmation du corps et le signe de tête de l'âme...

22. 38. Ces choses étant présupposées et comprises, autant que l'exige la présente affaire, voyons maintenant ce qu'on appelle puissances chez les animaux, si elles s'accordent avec cette raison : car qui nie que les corps de tous les animaux soient doués de leurs propres pouvoirs ? poids? Le poids de l'acte de hochement de tête de l'âme, par lequel elle s'incline, vaut beaucoup par sa propre ampleur. Mais le mouvement de l'âme, pour déplacer le poids du corps, utilise les nerfs comme s'ils étaient des canons : mais les nerfs sont végétalisés et rendus plus mobiles par la sécheresse et la chaleur contrôlée ; contre eux l'humidité s'affaiblit et s'affaiblit. Ainsi pendant le sommeil, parce que les médecins disent qu'il fait froid et humide, et ils le prouvent, les membres languissent ; et l'effort de ceux qui s'éveillent est beaucoup plus faible, et donc rien n'est plus brisé et plus énergique que les léthargiques. Mais il est évident que certains affolés, forcés par les veillées et le vin, et qui ont des fièvres aiguës, c'est-à-dire tant de chaleurs, et leurs nerfs se tendent et supportent trop, qu'ils luttent avec plus de force qu'ils ne le font en pleine santé. , et font beaucoup de choses, lorsque leur corps est affaibli et affaibli par la maladie. Si donc le mouvement de l'âme, un certain mécanisme des nerfs et le poids du corps dépendent de ce qu'on appelle des puissances ; la volonté présente un signe de tête, qui est plus porté par l'espoir ou l'audace, mais qui est résonné par la peur, mais bien plus par le désespoir (car dans la peur, quand il y a un peu d'espoir, apparaissent généralement des forces plus violentes) ; une certaine configuration de la machine enveloppe le corps, le réglage modifie la santé, elle renforce l'énergie de l'exercice ; le poids donne la quantité des membres, que l'âge et les nutriments comparent, mais les nutriments seuls les restaurent. Celui qui prévaut également sur tous ces éléments doit être admiré pour sa force, et l'un est d'autant plus faible que l'autre, que plus ceux-ci lui font défaut. Et il arrive souvent que, d'un signe de tête obstiné, un autre, doté d'un meilleur appareil, bien qu'il ait utilisé un petit poids corporel, en dépasse un autre doté d'une masse plus grande. Et encore, elle est parfois d'une telle ampleur, que, même si on l'actionne avec un effort plus faible, elle accable néanmoins un petit adversaire qui s'appuie beaucoup plus fortement. Mais quand ce n'est pas le poids du corps, ni le contrôle des nerfs, mais le signe de tête lui-même, c'est-à-dire que l'esprit cède, de sorte que le plus fort est complètement vaincu par le plus faible dans tous les sens, mais toujours le timide par le plus audacieux. ; Je ne sais pas si cela doit être attribué à la force. A moins de dire que l'âme possède certains pouvoirs qui lui sont propres, par lesquels lui naissent une plus grande audace ou plus de confiance : qui sont présents dans l'un et absents dans l'autre, alors on comprend combien l'âme précède son corps, même dans celui-ci. qui se déroule à travers le corps.

...même chez un enfant...

22. 39. C'est pourquoi, lorsqu'un enfant est un enfant, il est le seul à pouvoir tirer quelque chose ou le repousser ; et les nerfs, à la fois à cause de la confirmation récente et moins parfaite, étaient incapables, et à cause de l'humeur qui était exubérante à cet âge, et dépérissait faute d'exercice ; mais que le poids soit si petit, qu'il n'appuie pas lourdement sur un choc d'un autre, et il est plus propre à recevoir qu'à causer des ennuis : qui est là qui voit que les années ont apporté toutes ces choses qui manquent, et connaît la force qu'ils donnent ? L'âme qui a grandi, qui

utilise ces choses de plus en plus importantes, a-t-elle grandi, pensera-t-elle correctement et prudemment ? Car cet homme peut, s'il voit un jeune homme, qu'il ne voit pas avec un voile, tirer des plumes petites et légères aussi lâchement qu'il le peut avec l'arc, ne pas s'éloigner et bientôt retomber ; et au bout d'un moment les flèches, maintenant lourdes de fer, couvertes de plumes et tirées avec les cordes les plus intenses, cherchent le ciel le plus éloigné ; et la foi a été faite, que les deux ont été faites par l'effort égal de l'homme ; qu'il avait grandi en si peu de temps et qu'il était censé avoir gagné en force. Que peut-on dire de plus pervers ?

... donc l'âme ne grandit pas avec le corps.

22. 40. Alors, si l'âme grandit, voyez combien il est ignorant de croire que sa croissance dépend de la force du corps ; ne pas croire à l'abondance des doctrines ; avec eux seuls il acceptera le signe de tête, qu'il le possède seul. Mais si l'on pense que l'âme grandit, lorsqu'elle s'ajoute aux puissances ; il est censé diminuer lorsqu'on l'abaisse. Mais il est humilié dans la vieillesse, il est humilié dans le travail des études ; et en ces temps de doctrine, ils ont l'habitude d'être édifiés et construits ; et en aucun cas rien ne peut être augmenté et diminué en même temps. Il n'y a donc aucune preuve d'une âme grandissante, d'une plus grande force à un âge avancé. Bien d'autres choses peuvent être dites ; mais si vous êtes déjà satisfait, j'utiliserai la méthode, pour qu'on puisse passer à autre chose.

E. Mais je suis tout à fait convaincu qu'une plus grande force ne vient pas du fait que l'âme a grandi ; car, sans parler d'autres choses que vous avez dites en détail, la folie et la maladie du corps augmentent l'âme, lorsque le le corps lui-même est diminué, même le frénétique lui-même ne le dira pas, pour qui la force qu'ils sont beaucoup plus grande qu'ils ne le sont habituellement en santé, personne ne le sait. C'est pourquoi il me semble que tout ce qui nous émerveille est dans les nerfs, quand, outre l'espérance, la force se trouve en chacun : pourquoi, je vous prie, est-ce que j'attaque maintenant ce à quoi je suis entièrement résolu ? pourquoi, si l'âme , s'il n'a pas un espace aussi grand que le corps, le sent-il partout lorsqu'on le touche ?

L'âme sensible ne souffre pas avec le corps (23, 41 - 30, 61)

Quelle est la signification de...

23. 41. A. Allons, en effet, procédons comme vous le souhaitez, mais j'ai besoin de vous avec beaucoup plus d'attention que vous ne pensez peut-être devoir l'être. Assurez-vous donc d'être présent le plus possible, et répondez-moi ce qu'il vous semble être ce sens dont l'âme se sert à travers le corps : car il est déjà appelé sens par son nom propre.

E. J'utilise cinq sens pour entendre, voir, entendre, sentir, goûter et toucher : je ne sais pas quoi répondre d'autre.

R. Cette division est très ancienne et généralement célébrée dans les sermons. Maintenant, je voudrais que vous me définissiez ce qu'est le sens lui-même, afin que toutes ces choses soient comprises dans la même définition, et que rien d'autre que le sens ne puisse y être compris. possible, je n'insiste sur rien. Pour ce qui est suffisant, vous pouvez sûrement soit réfuter, soit prouver ma définition.

E. De cette façon, peut-être que tu ne me manques pas, autant que je le peux : car non, et cela est toujours facile.

R. Faites donc attention : car je pense qu'il est raisonnable de ne pas cacher à l'âme ce que souffre le corps.

E. J'aime cette définition.

R. Soyez donc présent à celle-ci comme à la vôtre, et protégez-la, pendant qu'elle est rejetée par Moi pour un petit moment.

E. Je vous protégerai, bien sûr, si vous m'aidez ; sinon pas du tout, je suis déjà mécontent : car cela ne vous a pas semblé en vain repoussé.

R. Ne comptez pas trop sur l'autorité, surtout sur la mienne, qui n'en est pas ; et ce que dit Horace : Soyez sage et osez 3 : de peur que la raison ne vous subjugue devant la peur.

E. Je n'ai absolument rien à craindre, quelle que soit la manière dont les choses se dérouleront : car vous ne me permettrez pas de me tromper. Mais commencez maintenant si vous avez quelque chose de 4, pour ne pas vous fatiguer à retarder plutôt qu'à vous opposer.

... une enquête plus approfondie...

23. 42. A. Dis-moi alors, que souffre ton corps quand tu me vois ?

E. Tout est permis : car mes yeux, si je ne me trompe, sont des parties de mon corps ; qui, s'ils ne souffraient rien, comment pourrais-je te voir ?

R. Mais il ne suffit pas de persuader vos yeux de souffrir quelque chose, à moins que vous ne montriez aussi ce qu'ils souffrent.

E. Quoi, finalement, sinon la vue même ? car ils voient Car si vous m'aviez demandé de quoi souffre un malade, j'aurais répondu maladie ; ce qui désire, désirer ; quelle peur, quelle peur ; qu'est-ce que la réjouissance, la joie Pourquoi, alors, à la question de savoir ce que souffre le voyant, ne devrais-je pas répondre correctement à la vue elle-même ?

R. Mais celui qui se réjouit éprouve de la joie. Ou allez-vous le nier ?

E. Non, je suis d'accord.

R. Je dirais ceci et d'autres perturbations.

E. Oui, je l'ai fait.

R. Mais tout ce que les yeux ressentent, ils le voient.

E. Je ne donnerais en aucun cas ceci : car qui peut voir la douleur, que les yeux ressentent souvent ?

R. Il semble que vous ayez affaire à vos yeux : vous regardez bien. Voyez donc si, comme celui qui se réjouit en se réjouissant, éprouve de la joie, de même celui qui voit en voyant ressent ce qu'il voit.

E. Peut-il en être autrement ?

R. Mais tout ce que le voyant ressent en voyant, cela doit aussi être vu.

E. Ce n'est pas nécessaire : pour quoi ? s'il ressent l'amour en voyant, voit-il aussi l'amour ?

R. Très prudemment et astucieusement ; Je suis heureux que vous soyez difficile à déchiffrer. Mais maintenant, faites attention : puisque cela est établi entre nous, tout ce que les yeux perçoivent, ni tout ce qui se sent en voyant, n'est pas vu ; Pensez-vous que cela soit au moins vrai, tout ce qui semble se ressentir ?

E. Bien sûr, à moins que je l'accorde, comment ce que nous voyons peut-il être appelé sens ?

R. Quoi ? tout ce que nous ressentons, ne souffrons-nous pas aussi ?

E. C'est vrai.

R. Donc, si tout ce que nous voyons, nous le sentons, et tout ce que nous sentons, nous souffrons ; nous souffrons tout ce que nous voyons.

E. Ne résistez à rien.

R. Alors, c'est vous qui êtes mon père, et moi, à votre tour, vous, lorsque nous nous voyons.

E. Je le pense, et la raison m'y oblige d'urgence.

Souffrez que l'âme ne soit pas cachée...

23. 43. A. Prenez le reste : car je crois que cela vous semblera le plus absurde et le plus insensé, si quelqu'un affirme que vous souffrez quelque corps là, où ce n'est pas le corps lui-même que vous souffrez.

E. Cela semble absurde, et je pense que c'est le cas, comme vous le dites.

R. Qu'est-ce que c'est ? N'est-il pas évident que mon corps est ailleurs, le vôtre ailleurs ?

E. C'est évident.

A. Vos yeux sentent mon corps ; et s'ils ressentent, ils souffrent certainement ; ils ne peuvent pas non plus souffrir là où ce qu'ils souffrent n'est pas ; pourtant ils ne sont pas là où est mon corps : c'est pourquoi ils souffrent là où ils ne sont pas.

E. J'ai bien concédé toutes ces choses que je trouvais absurdes de ne pas concéder : mais cette dernière chose qui a été faite d'eux est tellement plus absurde, qu'ils m'ont donné quelque chose au hasard, plutôt que d'admettre que cela est vrai : car sentir mes yeux là où ils ne sont pas. Je n'ai même pas osé le dire dans mes rêves.

R. Regardez donc où vous vous endormez : car qu'est-ce qui vous échapperait enfin avec plus d'insouciance si vous vous réveilliez un peu plus tôt ?

E. En fait, je retourne et retourne assidûment la même chose avec moi-même : pourtant rien ne brille assez pour qu'il se repente de m'avoir donné, sauf peut-être ce que nos yeux sentent quand nous voyons : car peut-être lui-même sent la vue. .

R. Non, il en est ainsi : car il s'étend et brille à travers ses yeux, afin de pouvoir examiner ce que nous voyons plus loin dans toutes les directions. C'est pourquoi il voit plutôt là où est ce qu'il voit, et non d'où il sort pour voir. Ne vois-tu pas quand tu me vois ?

E. Qui a dit que c'était fou ? Je vois du tout, mais je vois à travers les yeux d'un groupe d'yeux.

R. Mais si vous voyez, vous ressentez ; si vous ressentez, vous souffrez ; et tu ne peux rien souffrir là où tu n'es pas : mais tu me vois là où je suis ; C'est pourquoi vous souffrirez là où je suis. Mais si là où je suis, vous n'y êtes pas ; Par quel moyen oses-tu dire que je semble être loin de toi, je ne le sais pas du tout.

E. De vue, dis-je, je vais droit à l'endroit où tu es, je te vois là où tu es : mais j'avoue que je n'y suis pas. Mais tout comme si je devais te toucher avec une verge, je te toucherais certainement et je le sentirais ; et pourtant je ne serais pas là où je te toucherais : si bien que je dis que je me vois avec une vue, bien que je ne sois pas là, je ne suis pas obligé pour cela d'avouer que je ne suis pas celui qui voit.

... cela arrive là où il n'y a pas d'yeux.

23. 44. R. Vous n'avez donc rien laissé prendre au hasard : car même vos yeux peuvent être ainsi protégés, dont la vue est comme une verge, comme vous dites ; ce n’est pas non plus une conclusion absurde que vos yeux voient là où ils ne sont pas. Ou est-ce que cela vous semble différent ?

E. Bien sûr, comme vous le dites, car j'ai aussi remarqué que s'ils pouvaient voir là où sont les yeux, ils se verraient aussi eux-mêmes.

R. Vous préféreriez dire non, même à eux-mêmes ; mais ils ne pouvaient se voir qu'eux-mêmes. Car là où ils sont, c'est-à-dire la place qu'ils occupent, ils y tiennent seuls ; il n'y a pas non plus de nez là où ils sont, ni rien qui soit près d'eux : sinon tu serais aussi là où je suis ; parce que nous sommes l'un à côté de l'autre. Ces choses étant ainsi, s'ils pouvaient seulement voir où sont leurs yeux, ils ne verraient rien d'autre qu'eux-mêmes. Mais lorsqu'ils ne se voient pas, nous sommes non seulement obligés d'admettre que nous pouvons les voir là où ils ne sont pas ; mais aussi qu'ils ne peuvent pas être du tout, sauf là où ils ne sont pas.

E. Il n'y a rien qui me fasse en douter.

R. C'est pourquoi vous n'hésitez pas à les souffrir là où ils ne sont pas. Car là où ils voient, là ils sentent : car voir, c'est sentir ; mais sentir, souffrir : c'est pourquoi là où ils sentent, là ils souffrent. Mais ils voient ailleurs que là où ils sont : donc ils souffrent là où ils ne sont pas.

E. Il est surprenant de voir à quel point je pense que ces choses sont vraies.

Par conséquent, voir est une chose et en connaître une autre.

24. 45. R. Peut-être avez-vous raison. Mais réponds-moi, je te prie, si nous voyons de vue tout ce que nous connaissons.

E. Je le crois.

A. Croyez-vous également que tout ce que nous savons par la vue, nous le savons par la vue ?

E. Et je le crois.

A. Pourquoi, alors, généralement en voyant seulement la fumée, connaissons-nous le feu en dessous, que nous ne voyons pas ?

E. Vous dites la vérité : et je ne pense plus qu'on puisse voir ce que l'on connaît par la vue : car, comme vous l'avez enseigné, on peut, en voyant quelque chose, connaître autre chose qui n'a pas été touché par la vue.

R. Quoi ? Ne pouvons-nous pas voir ce que nous percevons par la vue ?

E. Pas question.

R. C'est donc une chose de ressentir, une autre de savoir.

E. Tout autre chose : car nous sentons la fumée que nous voyons ; et par cela nous savons qu'il y a un feu que nous ne voyons pas.

R. Vous comprenez bien. Mais vous voyez bien que lorsque cela arrive, notre corps, c'est-à-dire nos yeux, ne souffrent pas du feu, mais de la fumée qu'ils voient seulement. En effet, voir, sentir ; et ressentir, souffrir, nous l'avons déjà convenu plus haut.

E. Je tiens et je suis d'accord.

R. Lorsque donc quelque chose n'est pas caché à l'âme par la passion du corps, le sens n'est pas immédiatement appelé l'un des cinq mentionnés ; mais quand la passion elle-même n'est pas cachée : car ce feu n'est ni vu, ni entendu, ni senti, ni goûté, ni touché par nous, pourtant il ne cache pas l'âme lorsqu'elle est vue par la fumée. Et comme ceci n'est pas à part, il ne faut pas appeler les sens, car le corps n'a rien souffert du feu ; cependant on l'appelle connaissance par les sens, parce qu'elle est inférée et découverte de la passion du corps, bien qu'elle soit différente, c'est-à-dire de la vision d'une autre chose.

E. Je comprends, et je vois bien que cela s'accorde et favorise votre définition, que vous m'avez donnée pour défendre la mienne : car je me souviens que le sens est ainsi défini par vous, lorsque l'âme ne cache pas ce que le sens est ainsi défini par vous. le corps souffre. C'est pourquoi ce qui paraît être de la fumée, nous l'appelons sens ; Car les yeux, qui sont les parties et les corps du corps, souffraient en le voyant ; mais le feu, dont aucun corps ne souffrait, bien qu'il fût connu, nous ne l'appelons pas sens.

C'est la souffrance qui cache l'âme.

24. 46. R. Je prouverai en effet votre mémoire et votre compréhension suivante ; la véritable fortification de cette définition vacille.

E. Pourquoi s'il vous plaît ?

R. Parce que vous ne niez pas, comme je le pense, que le corps souffre quelque chose lorsque nous grandissons ou vieillissons : il n'est pas non plus évident que nous ressentions cela en aucun sens ; cela ne cache pas non plus l'âme. Il n'est donc pas caché par quelque chose dont le corps souffre, et on ne peut pas non plus l'appeler ce sens. Car en voyant des choses plus grandes que nous avions vues autrefois plus petites, et en voyant des vieillards, il est évident qu'ils étaient des jeunes et des enfants ; Nous soupçonnons que nos corps subissent de tels changements au moment même où nous parlons. Nous ne nous y trompons pas non plus, comme je le pense : car j'ai plus tendance à dire que je suis trompé par ce que je vois, que de comprendre que mes cheveux poussent maintenant ou que mon corps change en quelques instants. Mais si ce changement est une passion du corps, que personne ne nie, nous ne le sentons pas maintenant, et pourtant il ne cache pas l'âme, parce qu'il ne nous cache pas ; comme je l'ai dit, le corps qui ne cache pas l'âme est toléré, et cependant le sens non plus. Pourquoi cette définition, qui ne devait inclure rien d'insensé, alors qu'elle incluait cela, est certainement erronée.

E. Je vois qu'il ne me reste plus qu'à vous demander soit de le définir autrement, soit de le répéter, si vous le pouvez : car je ne puis nier qu'il soit fautif sur la base de cet argument que je prouve avec véhémence.

R. Il est facile de corriger cela, et je veux que vous osiez le faire : car vous le ferez, croyez-moi, si vous avez bien compris où il pèche.

E. S'est-il implanté ailleurs que là où il était étranger ?

R. De quelle manière ?

E. Parce que le corps vieillit, bien qu'il soit jeune, on ne peut nier qu'il souffre quelque chose ; et quand nous savons cela, quelque chose dont le corps souffre n'est pas caché à l'âme, ni ne peut être perçu par aucun sens : car je ne me vois pas vieillir, et je ne le sens pas non plus en entendant, ou en sentant, ou en goûtant, ou touchant.

R. Alors, comment le savez-vous ?

E. Je comprends cette raison.

A. Sur quels arguments votre argument repose-t-il ?

E. Que je vois d'autres vieillards qui, comme moi maintenant, étaient jeunes.

R. Le sens dans lequel vous les voyez n'est-il pas un sur cinq ?

E. Qui nie ? Mais d'après ce que je vois d'eux, je suppose que je vieillis aussi quand je ne le vois pas.

R. Quels mots pensez-vous donc qu'il faudrait ajouter à cette définition pour la compléter ? puisqu'il n'y a de sens que si l'âme est cachée par la passion du corps, et cependant pas pour qu'elle l'entende par une autre passion, ou par autre chose ?

E. Veuillez dire cela un peu plus clairement.

Quelle est la véritable définition de la raison.

25. 47. R. Je me comporterai avec vous plus volontiers, et bien plus volontiers en retardant qu'en me hâtant : mais faites-le pleinement présent ; car cela sera bon pour ce que j'ai à dire. Une définition ne contient rien de moins, rien de plus, que ce qu'elle s'est chargée d'expliquer ; sinon il est complètement défectueux. Mais s'il est exempt de tels vices, c'est la conversion qui vous le montrera plus clairement grâce à ces exemples. Car si vous me demandiez ce qu'est l'homme, et que je le définissais ainsi, l'homme est un animal mortel ; non pas immédiatement parce que la vérité a été dite, vous devez aussi prouver la définition, mais avec la particule superposée dessus, c'est-à-dire chaque, la retourner et regarder si elle était également vraie une fois retournée : c'est-à-dire si, comme il est vrai que tout homme est un animal mortel ; Si c'était si vrai, tout animal mortel serait un homme. car non seulement l'homme est un animal mortel, mais aussi tout animal. Par

conséquent, cette définition de l'homme est généralement complétée lorsque le rationnel est ajouté au mortel : car l'homme est un animal mortel rationnel ; et comme tout homme est un animal mortel rationnel, de même tout animal rationnel est un homme mortel. Donc, en contenant plus, la définition supérieure était défectueuse, car elle contenait la bête avec l'homme : celui-ci est parfait ; car il détient tout homme, et rien de plus que l'homme. Mais en tenant moins, c'est tellement erroné si vous ajoutez de la grammaire ; car bien que tout animal mortel raisonnable soit un homme grammairien, la majorité des hommes qui ne sont pas grammairiens ne sont pas contenus dans cette définition : et pour cette raison, cette première affirmation est fausse ; mais quand on le convertit, c'est vrai. Car c'est faux, tout homme est un animal grammatical mortel et rationnel ; mais il est vrai que tout animal mortel rationnel est un être humain grammatical. Mais comme cela n'est vrai ni par la première affirmation ni par conversion, c'est certainement plus vicieux que ces deux-là : tels que ces deux-là, l'homme est un animal blanc ; ou bien, l'homme est un animal à quatre pattes. Car même si vous dites : tout homme est un animal blanc ; ou un animal à quatre pattes, dites-vous faussement ; et si tu te retournes Mais ils diffèrent en ce que le premier tombe sur certains hommes ; car la plupart des gens ont la peau claire : cette dernière n'est pour personne, car aucun homme n'a quatre jambes. Vous apprendrez ces définitions le temps d'explorer, comment elles sont jugées par proposition et conversion : il y a bien d'autres choses de ce genre qui seront enseignées, et des mots pleins et sombres, que j'essaierai d'apprendre petit à petit, où cela semble approprié.

On demande quel est le sens...

25. 48. Maintenant, tournez votre attention vers notre définition, et lorsque vous en aurez discuté de manière plus experte, corrigez-la : car nous avons constaté que, lorsque la définition était sens, elle incluait quelque chose d'autre qui n'était pas sens, et donc n'était pas sensé. , quand il a été converti, c'est vrai. Car peut-être est-il vrai que tout sens est une passion du corps qui ne cache pas l'âme ; comme c'est vrai, tout homme est un animal mortel ; mais comme c'est faux, tout animal mortel est un homme, parce qu'il est aussi une bête ; c'est donc faux, toute passion du corps, qui ne cache pas l'âme, est sens ; parce que maintenant nos ongles poussent, et l'âme n'est pas cachée, car nous le savons ; nous ne le sentons pas, mais nous le savons par conjecture. Ainsi donc, pour parfaire la définition de l'homme, on a ajouté la définition rationnelle, par laquelle les bêtes qui étaient incluses ensemble ont été exclues, et nous n'entendons rien d'autre que l'homme et tout homme par une telle définition ; Ne pensez-vous pas qu'il faut encore ajouter à cela quelque chose qui fait que ce qui contient l'étranger en est séparé, et qu'il n'y a rien d'autre en lui que le sens, et que tout sens est compris ?

E. Je le pense, mais je ne sais pas ce qu'on peut ajouter.

R. Certes, toute passion du corps ne cache pas l'âme ; mais cette affirmation ne peut être inversée, à cause de cette passion du corps, par laquelle elle augmente ou diminue pour ceux qui nous connaissent, c'est-à-dire de telle sorte qu'elle ne cacher l'âme.

E. C'est vrai.

R. Quoi ? Cette passion ne cache-t-elle pas l'âme par elle-même ou par autre chose ?

E. D'une autre manière : car c'est une chose de voir pousser les ongles, et une autre chose de savoir qu'ils poussent.

R. Puisque donc la passion elle-même doit croître, ce que nous ne percevons par aucun sens, mais que la grandeur que nous ressentons est faite par la même passion, ce n'est pas la passion elle-même ; Il est clair que nous connaissons une telle passion non pas par elle-même, mais par autre chose. Si donc l'âme ne se cachait pas par autre chose, ne serait-elle pas sentie plutôt que devinée ?

E. Je comprends.

R. Pourquoi alors doutez-vous de ce qu'il faudrait ajouter à cette définition ?

E. Maintenant, je vois qu'il faut définir ainsi que le sens est la passion du corps en soi, sans cacher l'âme : car tout sens est ceci, et tout cela, comme je le pense, est sens.

... et corrigé.

25. 49. R. S'il en est ainsi, j'avoue que la définition est parfaite. Mais testons-le, s'il lui plaît, s'il ne faiblit pas par cette seconde faute, à laquelle s'ajoute celle de l'homme auquel le grammairien a été ajouté. Car vous devez vous rappeler que l'homme est considéré comme un animal grammatical mortel et rationnel ; et ainsi pécher cette définition, qui est vraie dans la conversion, alors qu'elle est fausse dans la première affirmation. Car il est faux que tout homme soit un animal grammatical mortel rationnel, bien qu'il soit vrai que tout animal mortel rationnel soit un homme grammatical. Par conséquent, cette définition est erronée, car elle ne s'applique qu'à l'homme, mais pas à tout homme : et c'est peut-être celle dont nous nous vantons comme étant parfaite. Car, bien que toute passion du corps soit par elle-même un sens qui ne cache pas l'âme, cependant tous les sens ne le sont pas. C'est vrai que vous comprenez cela ; à savoir, les bêtes sentent, et presque toutes les cinq prospèrent grâce à ces sens, dans la mesure où chacun est donné par la nature. Ou allez-vous le nier ?

E. Rien de moins.

26. 49. R. Quoi ? n'admettez-vous pas qu'il n'y a de connaissance que lorsqu'une chose a été perçue et connue par quelque raison ferme ?

E. Je suis d'accord.

R. Mais la bête n'utilise pas la raison .

E. Et je l’accorde.

R. La connaissance ne tombe donc pas dans la bête. Mais quand quelque chose n’est pas caché , on le sait certainement ; C'est pourquoi les animaux ne sentent pas, si tous les sens sont avec la passion du corps qui ne cache pas en soi l'âme : mais ils sentent, comme cela a été accordé un peu plus tôt : pourquoi alors hésitons-nous à réfuter cette définition, qui ne pouvait pas dans le monde englober au moins tous les sens, puisque le sens des animaux est exclu ?

Savoir ce qu'il faut avoir perçu...

26. 50. E. J'avoue que j'ai été trompé lorsque je vous ai accordé que la connaissance est alors quand quelque chose est perçu par la saine raison. Car je n'ai regardé que les hommes lorsque vous m'avez demandé ceci : car je ne peux ni dire que les animaux utilisent la raison, ni leur nier la connaissance. Car il connaissait, je crois, son maître le chien, qu'il aurait reconnu après vingt ans, sans parler d'une infinité d'autres.

R. Dites-moi, je vous en supplie, si deux certaines choses vous sont proposées, l'une à atteindre, l'autre par laquelle vous pouvez atteindre ; Lequel de ces éléments appréciez-vous le plus et lequel préférez-vous ?

E. Qui doute que cela doive être accompli comme il se doit ?

et la raison sont deux choses , arrive-t-on à la raison par la science, ou par la raison à la science ?

E. Les deux choses, à mon avis, sont tellement liées que l'autre peut être atteinte à travers l'une. Car nous n’arriverions pas à la raison elle- même si nous ne savions pas qu’il fallait y parvenir. La science l’a donc précédé, pour que nous puissions arriver à la raison à travers elle.

R. Quoi ? la science même que vous dites antérieure est-elle obtenue sans raison ?

E. Je n’aurais jamais dit cela : car telle est la plus grande témérité.

R. Par raison alors ?

E. Ce n’est pas le cas.

R. Alors par imprudence ?

E. Qui a dit cela ?

R. Par quoi alors ?

E. Par rien, car la connaissance est innée en nous.

... un système si puissant...

26. 51. R. Vous me semblez avoir oublié ce qui a été convenu plus haut entre nous, lorsque je vous ai demandé si vous pensiez qu'il y a connaissance quand quelque chose est perçu par une raison ferme. Car vous avez répondu, à mon avis, que cela vous paraissait une connaissance humaine ; mais maintenant vous dites qu'un homme peut avoir une certaine connaissance, lorsqu'il perçoit la chose sans raison. Or, qui ne voit que rien ne lui est plus contraire que ces deux choses : et qu'il n'y a de connaissance que lorsqu'une chose est perçue par quelque raison ferme ; et qu'il y a une connaissance d'une certaine chose sans aucun moyen de perception. Je souhaite donc savoir si vous les choisissez ; car les deux ne peuvent en aucun cas être vrais.

E. Je choisis celui que j'ai dit un peu avant : car j'avoue que je l'ai donné ci-dessus au hasard. Car lorsque nous raisonnons entre nous, nous recherchons la vérité, et cela se fait en demandant et en répondant ; comment pourrait-il arriver à la somme qui conclut l'argumentation, à moins que quelque chose ne soit d'abord concédé ? Mais j'ai admis, à juste titre, qui pourrait faire ce qu'on ne savait pas ? Ainsi cette raison, à moins qu'elle ne trouve quelque chose de connu en moi, sur lequel elle s'appuierait pour conduire à l'inconnu ; Je n'apprendrais rien du tout grâce à cela, et je ne nommerais pas du tout cela une méthode. C'est donc en vain que vous ne conviendrez pas avec moi qu'avant la raison il doit nécessairement y avoir en nous une certaine connaissance, d'où la raison elle-même prend son origine.

R. Je vous donnerai une coutume, et en effet je vous permettrai de faire amende honorable comme je l'ai prescrit, chaque fois que vous regretterez quelque chose qui vous a été donné ; mais, je vous en supplie, n'abusez pas de cette permission et ne prêtez pas attention avec négligence lorsque je vous le demande. ; de peur que les forces constantes et mal accordées ne vous obligent à douter même de ce qui est bien accordé.

E. Allez plutôt vers le reste : car, même si j'ajoute à ma vigilance tout ce que je peux (car moi aussi j'ai honte de tomber si souvent dans mon jugement), cette honte ne me dissuadera jamais de résister et de corriger ma chute, en vous donnant surtout un coup de main. Car ce n'est pas pour cela qu'il faut accepter l'obstination, car la constance est à désirer.

... quel raisonnement poursuit.

27. 52. R. Que cette constance vous apparaisse le plus tôt possible : ainsi vous avez émis l'opinion qui me plaît. Mais maintenant, je suis aussi proche que possible des choses que je veux. Car je vous demande quelle est, selon vous, la différence entre la raison et le raisonnement.

E. Je ne suis pas assez fort pour distinguer ces choses.

R. Voyez donc ceci, que vous pensiez qu'un homme déjà jeune, ou un homme, ou (pour lever toute ambiguïté) un homme sage, a la raison sans interruption, alors qu'il

est sain d'esprit, tout aussi bon. la santé est dans le corps, alors qu'il est exempt de peste et de blessures ; ou comme marcher, s'asseoir, parler, simplement être présent, simplement manquer.

E. Je pense toujours qu'il y a de la raison dans un esprit sain.

R. Qu'est-ce que c'est ? tandis qu'au moyen de choses qui sont accordées et manifestes, ou en en demandant une autre, ou en reliant d'autres choses, nous nous amenons à la connaissance de quelque chose ; Pensez-vous que nous, ou n'importe quel homme sage, le faisons toujours ?

E. Pas toujours : car ce n'est pas toujours qu'un homme, ou un sage, à ce que je pense, cherche quelque chose en discutant avec lui-même ou avec un autre : car celui qui cherche n'a pas encore trouvé ; donc s'il cherche toujours, il ne trouve jamais. Mais le sage a déjà trouvé, pour ne rien dire d'autre, la sagesse même que, lorsqu'il était insensé, il recherchait peut-être en argumentant, ou de toute autre manière qu'il pouvait.

R. Vous dites avec raison : pourquoi je veux que vous compreniez qu'une telle raison n'existe pas, tant que nous sommes conduits à quelque chose d'inconnu par les choses qui sont accordées et connues : car cela n'est pas toujours présent, comme nous l'avons déjà convenu. dans un esprit sain ; mais raisonne toujours

La connaissance est plus importante que la raison...

27. 53. E. Je comprends ; mais pourquoi ?

R. Parce que vous l'avez dit un peu plus tôt, c'est pourquoi je dois être d'accord avec vous que nous avons une connaissance avant la raison, qui repose sur quelque chose de connu, tandis que la raison nous conduit à l'inconnu : mais maintenant nous constatons que cela ne s'appelle pas raison alors que cela ça se passe; car un esprit sain ne fait pas toujours cela, quand il a toujours raison ; mais peut-être que ce raisonnement est bien nommé ; de sorte que la raison est un certain aspect de l'esprit, et le raisonnement est l'investigation de la raison, c'est-à-dire l'aspect de celle-ci, à travers les choses qu'il faut regarder, le mouvement. C'est pourquoi il est nécessaire de rechercher ces choses et de voir celles-là. Et ainsi, lorsque cet aspect de l'esprit, que nous appelons raison, étant plongé dans quelque chose, le voit, cela s'appelle connaissance ; cela s'appelle l'ignorance ou l'ignorance. Car même avec ces yeux corporels, quiconque regarde ne voit pas ; que l'on remarque très facilement dans le noir. D'où il ressort clairement, à mon avis, qu'il y a une chose à regarder et une autre à voir ; quelles deux, dans l'esprit, nous appelons raison et connaissance. À moins que quelque chose ne vous oppose à ces choses, ou que vous ne les considériez comme un peu distinctes.

E. J'aime cette distinction et je suis volontiers d'accord.

R. Voyez donc maintenant si vous pensez à nous regarder pour que nous puissions voir ; ou pour voir, afin que nous puissions regarder.

E. De là, même un aveugle ne doute pas que la vue soit due à la vision, et non la vision due à la vue.

R. Il faut donc admettre que la vision est plus importante que l'apparence.

E. Il faut absolument l'admettre.

R. Par conséquent, la connaissance a plus de valeur que la raison.

E. Je vois le résultat.

A. Aimez-vous que les animaux soient meilleurs ou plus heureux que les humains ?

E. Que Dieu prévienne une folie aussi monstrueuse.

R. Bien sûr, vous aviez peur à juste titre ; mais votre opinion nous y oblige : car vous avez dit qu'ils ont la connaissance et non la raison. Mais l'homme a une raison qui lui permet à peine d'atteindre la connaissance. Mais je dois admettre qu'il est facile d'y accéder ; Qu'est-ce que la raison nous aidera à nous croire en avance sur les bêtes, quand elles ont la connaissance, et cela s'est avéré plus important que la raison ?

... et ces bêtes manquent.

28. 54. E. Je suis absolument obligé, soit de ne pas accorder de connaissance aux bêtes , soit de ne rien refuser, à moins qu'elles ne me soient justement préférées. Mais expliquez, s'il vous plaît, ce que j'ai dit du chien Ulysse, car j'ai été ému par sa surprise et j'ai aboyé si vainement.

A. Maintenant, à votre avis, qu'est-ce que c'est, sinon une certaine force de sentiment, et non de connaissance ? Car beaucoup de bêtes nous dépassent en sens, dont la cause n'est pas le lieu d'examiner ici ; Mais Dieu nous a placés devant eux en termes d'intelligence, de raison et de connaissance. Mais ce sens peut discerner les choses qui plaisent à ces âmes, en se rapprochant de l'habitude dont il est une grande puissance ; et d'autant plus facilement que l'âme des bêtes est plus attachée au corps, dont les sens sont ceux qu'elle utilise pour sa subsistance et ses plaisirs, qu'elle prend dans ce même corps. Mais l'âme humaine, par la raison et la connaissance dont nous parlons, parce qu'elles sont de loin supérieures aux sens, s'éloigne du corps autant qu'elle le peut, et ce qui est à l'intérieur jouit plus volontiers du plaisir ; et plus elle perd de sens, plus elle fait ressembler l'homme à une bête. C'est pourquoi même les enfants errants, plus ils sont éloignés de la raison, plus ils distinguent facilement par leurs sens même le contact et l'union de leurs nourrices, et ne peuvent supporter l'odeur d'autrui avec lesquels ils n'ont pas été accoutumés.

Nous le devons à nous-mêmes et à Dieu.

28. 55. C'est pourquoi, quoiqu'une chose soit née d'une autre, je m'attarde encore volontiers sur ce discours par lequel l'âme est avertie de ne pas se retrouver dans les sens au-delà de ce que la nécessité y contraint ; mais il devrait plutôt en recueillir pour lui-même et les restituer à Dieu : ce qui consiste à devenir un homme nouveau, en se débarrassant de l'ancien ; d'où commencer, à cause du mépris de la loi de Dieu, il y a une certaine nécessité, d'où rien des Écritures divines n'est contenu, ni plus vrai ni plus secret. Ici, je voudrais en dire plus, et me contraindre, pendant que je semble vous commander, à ne faire autre chose que de me rembourser, à qui je me dois le plus ;

Un ami serviteur du Seigneur 6.

Cela ne peut se faire du tout que si nous sommes réformés à son image, qu'il nous a donnée comme quelque chose de plus précieux et de plus cher à garder, alors qu'il nous a donné nous-mêmes tels que rien ne puisse être placé devant lui. Mais rien ne me semble plus laborieux que cette action, et rien ne ressemble plus à la cessation : pourtant l'esprit ne peut l'entreprendre ou la remplir que par l'aide même à qui elle est rendue. C'est pourquoi l'homme doit être réformé par sa miséricorde, par la bonté et la puissance de laquelle il a été formé.

Encore une fois, ce que signifie est examiné.

28. 56. Mais nous sommes obligés de revenir au but. Voyez donc s'il ne vous a pas déjà été prouvé que les bêtes n'ont aucune connaissance, et que tout cela, comme image de la connaissance, qui nous émerveille, est la puissance de sentir.

E. Prouvé bien sûr ; et s'il y a quelque chose à demander plus attentivement, j'occuperai un autre temps : maintenant je désire savoir ce que vous ferez à partir d'ici.

29. 56. A. Que pensez-vous d'autre que cette définition du sens, qui englobait autrefois ce que je ne sais quoi d'autre que le sens, chancelle maintenant par le vice contraire, qu'elle ne pourrait pas inclure tous les sens ? Car ils ont le sens des bêtes, et ils n'ont aucune connaissance ; mais ce qui n'est pas caché est connu ; et tout ce qui est connu appartient certainement à la science. Sur tout cela, je suis déjà d'accord avec vous. Ou bien il n’est pas vrai que les sens soient une passion du corps, non cachée dans l’âme ; ou bien les bêtes en manquent, parce qu'elles manquent de connaissance : mais nous accordons du sens aux bêtes : donc cette définition est erronée.

E. J'avoue que je ne trouve rien à quoi résister.

La science n’est pas à côté de la raison…

29. 57. A. Prenez-en une autre, qui nous fait encore plus honte de cette définition. Car vous vous souvenez, comme je pense, du troisième défaut de définition qui vous a été signalé, par lequel absolument rien n'est plus bas ; quand cela n'est vrai d'aucun côté, comme celui de l'homme, l'homme est un animal à quatre pattes : car soit, tout homme est un animal à quatre pattes ; ou bien, tout homme à quatre pattes est un homme qui dit et affirme qu'il est certainement fou, s'il ne plaisante pas.

E. Vous dites la vérité.

R. Quoi ? si même dans ce vice qui est le nôtre, nous sommes pris, pensez-vous qu'il y ait autre chose qui devrait être explosé et exterminé de l'âme ?

E. Qui le niera ? Mais je ne souhaite pas, si possible, être retenu ici si longtemps et être agité de questions.

R. Il n'y a rien à craindre, car la tâche est déjà accomplie : n'êtes-vous pas encore convaincu que, lorsqu'il s'agit de la différence entre les bêtes et les hommes, c'est une chose de sentir et une autre de savoir ?

E. Non, surtout.

R. Le sens est donc une chose, la connaissance en est une autre.

E. C'est vrai.

R. Mais nous ne ressentons pas par la raison, mais par la vue, ou l'ouïe, ou l'odorat, ou le goût, ou le toucher.

E. Je suis d'accord.

R. Et tout ce que nous savons, nous le savons par la raison : donc aucun sens n'est connaissance. Mais ce qui n'est pas caché appartient à la connaissance : il n'appartient donc à aucun sens de ne pas se cacher, car aucun homme ne peut à juste titre être considéré comme ayant quatre pattes. C'est pourquoi, après avoir accepté notre définition, nous concluons que non seulement les vôtres ont envahi des territoires étrangers et n'ont rien laissé d'eux-mêmes, mais qu'ils n'avaient rien du tout qui leur appartenait et qu'ils occupaient tout ce qui leur était étranger.

E. Que ferons-nous alors ? Allez-vous lui permettre de quitter le tribunal comme ça ? Car, même si je lui avais offert toute la défense que je pouvais, vous avez pourtant composé la formule même du procès qui nous a trompés. Et en effet, bien que je n'aie pu l'obtenir, j'étais présent de bonne foi, ce qui me suffit ; mais vous, si vous m'accusez d'intrusion, que faites-vous, vous qui l'avez amenée à faire des remontrances hardies et à l'attaquer ainsi ? qu'elle a honteusement cédé ?

A. Y a-t-il ici un juge dont cet homme ou moi devrions avoir peur ? Je voulais vous référer en privé en tant qu'avocat salarié, à des fins d'instruction, afin que lorsqu'il s'agit de jugement, vous puissiez être prêt à aider.

29. 58. E. Y a-t-il donc quelque chose que vous puissiez avancer pour ces choses, que vous me recommandez de défendre et de protéger au hasard par les plus faibles ?

R. C’est certainement le cas.

... en soi, il n'y a pas d'autre sens.

30. 58. E. Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît ?

R. Parce que, bien que le sens soit une chose, la connaissance en est une autre, cependant cela n'est commun ni aux uns ni aux autres ; de sorte que l'homme et les bêtes elles-mêmes, bien qu'ils diffèrent grandement, ont néanmoins en commun le fait qu'ils sont des animaux. Car tout ce qui apparaît à l'âme n'est caché , ni par la modération du corps, ni par la pureté de l'entendement ; et le premier sens revendiquait pour lui-même, et la seconde science revendiquait pour elle-même.

E. Cette définition reste donc sûre et éprouvée ?

R. Cela reste vrai.

E. Où donc ai-je été trompé ?

R. Quand je vous ai demandé s'il fallait savoir tout ce qui n'est pas caché : car vous avez accédé à cette demande au hasard.

E. Pour quoi voudriez-vous que je dise ?

R. La connaissance n'existe pas immédiatement si quelque chose n'est pas caché, mais si elle n'est pas cachée par la raison ; et comme elle n'est pas cachée par le corps, elle est appelée sens, si la passion du corps n'est pas cachée par elle-même. Ne savez-vous pas que certains philosophes et certains savants ont pensé que même ce qui est compris par l'esprit ne peut aspirer au nom de science, à moins que la compréhension ne soit si ferme que l'esprit ne puisse en être éloigné pour aucune raison ?

Ce qui permet au corps de ne pas cacher l'âme...

30. 59. E. Je les accepte avec grand plaisir : mais je vous en supplie, puisque le sens a été expliqué aussi précisément que je le pense, revenons à cette question pour laquelle nous avons entrepris d'expliquer ceci . Car j'avais avancé un argument par lequel je prouverais que l'âme est aussi grande que son corps, par le fait que la pointe de l'orteil ressent le toucher depuis la tête jusqu'au pied dans quelque direction que l'on touche ; et de là nous sommes amenés à la définition la plus complète des sens,

mais peut-être pas nécessairement. Donc, si cela vous plaît, montrez-moi le fruit même de cette grande œuvre.

R. C'est absolument et très abondant ; car tout ce que nous cherchions a été accompli. Car si l'on a le sentiment que la passion du corps par elle-même ne cache pas l'âme, afin que nous puissions la tenir plus fermement, nous avons conversé plus longtemps que vous ne l'auriez souhaité ; vous souvenez-vous qu'à la fin nous avons constaté que là nous sentions les yeux là où ils n'étaient pas, ou plutôt y souffrions ?

E. Je me souviens.

R. Vous l'avez aussi donné, si je ne me trompe, et vous ne doutez pas qu'il aurait dû être donné, que l'âme est bien meilleure et plus puissante que le corps tout entier.

E. Je pense qu'il est faux d'en douter.

R. Or, si le corps peut souffrir quelque chose là où il n'est pas, à cause d'une certaine harmonie avec l'âme, ce qui arrive aux yeux lorsqu'ils voient ; Croyons-nous que l'âme soit si épaisse et paresseuse que les yeux eux-mêmes ne peuvent que la cacher à la passion du corps, si elle ne réside pas là, là où se produit la passion elle-même ?

... ça arrive là où il n'y a pas d'yeux...

30. 60. E. Cette conclusion m'émeut beaucoup, et à tel point que j'en suis complètement étonné, et non seulement je ne sais que répondre, mais encore exactement où j'en suis. Que dois-je dire ? que cela n'a aucun sens, puisque la passion du corps ne cache pas l'âme par elle-même ? qu'y aura-t-il d'autre, sinon ceci ? Les yeux souffrent-ils quand nous voyons ? c'est très absurde. Où souffrent-ils là-bas ? mais ils ne se voient pas eux-mêmes, et là où ils sont, il n'y a rien d'autre qu'eux-mêmes. Les yeux ne sont-ils pas plus puissants que l'âme, puisqu'ils ont le même pouvoir ? rien n'est plus fou. Ou bien faut-il dire qu'il est plus puissant de souffrir là où quelque chose est que là où il n'est pas ? mais si cela était vrai, la vue ne serait pas supérieure aux autres sens.

R. Qu'en est-il d'un coup, ou d'une chute de quelque sorte, ou d'une perturbation des humeurs, quand les yeux souffrent là où ils sont ; Cela ne cache pas l'âme, et cette passion ne cache pas non plus la vue, mais s'appelle le toucher : et cependant l'œil pourrait souffrir de telles choses même dans un corps inanimé, bien que l'âme manquât, ce que la passion ne cachait pas. mais ce que l'œil ne peut souffrir que si l'âme est présente, c'est ce que souffre la vue, est-ce seulement toléré là où il n'est pas ? D'où ne semble-t-il à personne que l'âme n'est contenue nulle part ? Car l'œil, qui est un corps, ne souffre pas à sa place ce qu'il ne souffrirait jamais sans âme.

... alors l'âme n'est pas en place.

30. 61. E. Que dois-je faire, je te prie ? Ne peut-on pas conclure par ces raisons que nos âmes ne sont pas dans nos corps ? et si oui, est-ce que je ne sais pas où je suis ? Car qui me délivrera, puisque je suis moi-même une âme ?

R. Ne soyez pas dérangé et soyez plutôt de bonne humeur. Car cette pensée et cette considération nous invitent à nous-mêmes et nous éloignent autant que possible du corps. Mais ce qui vous a semblé que l'âme n'est pas dans le corps d'un être animé, même si cela peut paraître absurde, pourtant il n'y a pas eu d'hommes les plus savants à qui elle a plu, et je ne pense pas non plus qu'il y ait un manque ; il suffit d'être nettoyé. Maintenant, faites plutôt attention à ce que vous apportez d'autre pour vous convaincre que l'âme est longue ou large, ou quelque chose de semblable, maintenant que vous n'avez rien à apporter, voyons ce qui reste.

L'âme est-elle divisée en parties (31, 62 - 32, 69)

Il parle d'un certain ver.

31. 62. E. Je n'aurais peut-être rien, si je me souvenais à quel point nous, enfants, avions l'habitude de nous émerveiller devant les queues palpitantes des lézards séparés du reste du corps ; Je ne peux en aucun cas me convaincre que ce mouvement peut avoir lieu sans l'âme ; ni par quel accord devrait-il avoir lieu, de sorte qu'il n'y a pas de place pour l'âme, alors qu'elle peut être séparée même avec le corps, je comprends.

R. Je pourrais répondre à l'air et au feu, qui sont tous deux retenus par la présence de l'âme dans le corps terrestre et humide, afin que tous les quatre puissent s'équilibrer, tandis qu'après le départ de la même âme, ils s'échappent vers les cieux et se préparent. ils se mettent à mouvoir ces corps avec d'autant plus d'excitation qu'ils éclatent plus brusquement en un coup récent : alors le mouvement continue à languir, et enfin à cesser, tandis qu'il devient de moins en moins ce qui s'échappe, et alors tout s'envole. Mais il m'en rappelle parce que j'ai dessiné ces yeux presque plus tard qu'on ne peut le croire ; mais certainement pas plus tard que je ne le devrais. En effet, lorsque nous étions récemment dans le pays de Ligurie, nos jeunes gens, qui étaient alors avec moi pour leurs études, remarquèrent, couché par terre dans un endroit sombre, une bête rampante à plusieurs pattes, je dis un certains longs vers ; Car d'un coup du style que l'un d'eux avait par hasard, il frappa l'animal au milieu ; puis les deux parties du corps s'éloignèrent de cette blessure dans des directions opposées, avec autant de rapidité du pied et sans moindre effort. que s'il y avait deux animaux de cette espèce. Terrifiés par ce miracle et curieux de la cause, ils nous apportèrent avec empressement ces morceaux vivants, où nous étions assis ensemble, moi et Alypius. Nous n'étions pas peu émus, nous vîmes qu'ils pouvaient courir dans tous les sens sur la planche : et l'un d'eux, touché par leur style, se contorsionna jusqu'au lieu de la douleur, ne sentant rien d'autre, et exécutant ses mouvements ailleurs. Quoi de plus ? Nous avons essayé, autant que possible ; et le ver, bien plus, nous avons déjà coupé les vers en plusieurs morceaux : ils se déplaçaient tous de telle sorte que, si cela n'avait été fait par nous, de nouvelles

blessures apparaissaient, car beaucoup d'entre eux étaient nés séparément, et nous aurions cru chacun d'entre eux à avoir vécu.

Quelles raisons ne doivent pas être écartées...

31. 63. Mais alors j'ai peur de vous dire ce que j'ai dit à ces jeunes gens, quand ils m'ont regardé attentivement pénétré par un ver, il semble avoir succombé. Mais je leur ai ordonné de maintenir le cap de leurs études, comme ils l'avaient commencé ; afin qu'ils viennent à un moment plus approprié pour rechercher et apprendre ces choses, si la situation l'indiquait. Mais ce dont j'ai parlé avec Alypius au moment de leur départ, lorsque chacun de nous se souvenait, conjecturait et demandait si je voulais expliquer, selon son propre modus operandi ; Il y a bien plus de choses à nous dire que ce qui a été dit dès le début avec tant de rebondissements : je ne garderai cependant pas le silence avec vous sur ce que je ressens. À moins qu'à cette époque je sache déjà beaucoup de choses sur le corps, sur les espèces qui sont dans le corps, sur le lieu, le temps et le mouvement, qui sont discutées de la manière la plus subtile et la plus abstraite à cause de cette question même ; Je refuserais de donner la palme à ceux qui disent que le corps est l'âme. C'est pourquoi je vous exhorte, autant que je peux, encore et encore, à ne pas vous précipiter dans les livres ou les discussions des hommes les plus éloquents, et à vous jeter trop dans les sens de ceux qui croient au corps, jusqu'à ce que vous ayez corrigé et corrigé. affermissez les pas qui conduisent l'âme à Dieu lui-même, de peur que vous ne vous éloigniez de cet esprit le plus secret et le plus tranquille, l'habitation d'où maintenant, pendant qu'elle habite, elle est étrangère, est plus facilement détournée par les études et les travaux que par les travaux. l'indolence et la paresse.

... si pour une raison quelconque il est caché.

31. 64. Mais maintenant, face à ce qui, je le sens, vous êtes très ému, non pas qu'il soit plus fort que beaucoup, mais qu'il soit plus court ; non que j'étais plus probable que les autres, mais que je pourrais choisir celui qui vous conviendrait le mieux.

E. Dites-moi, je vous en prie, le plus vite possible.

R. Je dis premièrement que si la cause est très obscure pour laquelle ces choses se produisent dans la circoncision de certains corps, nous ne devrions pas être immédiatement si troublés par cette seule chose, au point de décider que tant de choses qui nous sont apparues vous, dans une lumière plus vive là-haut, êtes faux. Car il se peut que la cause de cette chose nous soit cachée, ce qui est caché même à la nature humaine ; ou bien cela peut être connu de quelqu'un, et nous ne pouvons pas l'interroger ; ou bien nous sommes nous-mêmes d'un tel génie, qu'il ne peut pas nous satisfaire lorsqu'on le lui demande. Est-ce de lui que tout ce que nous avons le plus fermement appris du côté opposé, et que nous confessons être le plus vrai, doit nous être arraché et arraché ? Mais si ces choses restent intactes, ce à quoi vous avez répondu comme étant certaines et indubitables lorsqu'on vous l'a demandé ; il n'y a rien à craindre puérilement de ce ver, bien que nous soyons incapables de donner une raison à sa vivacité et à sa nombreuse. Car s'il vous était évident que

c'était un homme de bien, et que c'était un homme de bien, et que vous le trouveriez dans une bande de voleurs que vous alliez poursuivre, et que par hasard il mourrait avant il pourrait être interrogé par vous ; vous penseriez qu'il n'y a aucune raison pour son association et sa convivialité avec des criminels, même s'il se cachait toujours derrière vous, que le crime et la société. Pourquoi donc, avec tant d'arguments publiés ci-dessus et confirmés par vous très fermement, vous est-il venu à l'esprit que l'âme n'est contenue en aucun autre endroit, et que par conséquent, il n'y a pas une quantité telle que celle que nous voyons dans les corps, Pensez-vous qu'il y ait une raison pour laquelle un animal est découpé en tout, alors qu'il vit en parties ? mais n'est-ce pas que l'âme aurait pu être retranchée avec le corps ? Mais si nous ne pouvons pas le trouver, ne vaut-il pas mieux demander ce qui est vrai que croire ce qui est faux ?

Un son et un signe.

32. 65. Ensuite, je vous demande si vous pensez que dans nos paroles le son lui-même est une chose, et ce qui est signifié par le son en est une autre.

E. Je pense que les deux sont identiques.

R. Dites-moi donc d'où vient le son lorsque vous parlez.

E. Qui doute de procéder de moi ?

A. Donc le soleil s'éloigne de vous pendant que vous nommez le soleil ?

E. Vous m'avez posé des questions sur le son, pas sur la chose elle-même.

R. Ainsi, le son est une chose, et ce que le son signifie en est une autre. Mais vous avez dit que les deux sont identiques.

E. Or, j'admets que le son qui signifie est une chose, et la chose qui est signifiée en est une autre.

R. Dites-moi donc si vous, qui connaissiez la langue latine, pourriez nommer le soleil en parlant, si la compréhension du soleil ne précédait le son.

E. Je ne pourrais pas.

R. Quoi ? avant que le nom même sorte de la bouche, si vous voulez le prononcer, gardez-vous un moment en silence ; Ne vous reste-t-il pas en tête que quelqu'un d'autre va l'entendre exprimé par une voix ?

E. C'est évident.

R. Quoi ? puisque le soleil lui-même est d'une telle grandeur, l'idée que vous en avez en pensée devant la voix peut-elle être soit longue, soit large, ou quelque chose de semblable ?

E. Pas question.

...séparer ne veut pas dire...

32. 66. A. Viens, dis-moi maintenant : quand ton nom même jaillit de ta bouche, et que moi, l'entendant, je pense au soleil, que tu pensais avant la voix et avec la voix elle-même, et maintenant peut-être que nous tous deux pense; Ne vous semble-t-il pas que le nom lui-même semble avoir reçu de vous le sens qu'il m'a transmis par les oreilles ?

E. Il semble

R. Puisque le nom lui-même consiste en son et en sens, et que le son appartient aux oreilles, le sens appartient à l'esprit ; Ne pensez-vous pas que dans un nom, comme dans quelque chose d'animant, le son est le corps, et le sens comme l'âme du son ?

E. Rien ne me semble plus semblable à cela.

R. Voyons maintenant si le son d'un nom peut être divisé par des lettres, tandis que son âme, c'est-à-dire sa signification, ne le peut pas. Car c'est elle à laquelle tout à l'heure dans notre pensée tu as répondu ni large ni longuement.

E. Je suis tout à fait d'accord.

A. Quoi, quand ce son est divisé par chaque lettre, vous semble-t-il conserver ce sens ?

E. Comment les lettres individuelles peuvent-elles signifier ce que signifie le nom qui les compose ?

R. Mais quand, en littérature, le son se déchire avec un sens perdu ; Pensez-vous qu'il s'est produit autre chose que le fait que l'âme ait quitté le corps déchiré et qu'une mort certaine soit arrivée au nom ?

E. Non seulement je suis d'accord, mais si volontiers, que rien ne me plaisait plus dans ce discours.

... si vous acceptez les mots dont les parties...

32. 67. R. Si donc vous avez assez vu cette similitude, comment se fait-il que l'âme ne soit pas retranchée du corps qui est disséqué ? Considérons maintenant comment les parties mêmes du corps peuvent vivre lorsque l'âme n'est pas retranchée. Car vous avez déjà admis, à juste titre, je pense, que le sens qui est comme l'âme du son, tant que le nom est donné, ne peut être divisé par lui-même par aucun accord, puisque le son lui-même, qui est comme si son corps le pouvait. Mais au nom du soleil, le son était si divisé qu'aucune partie ne conservait aucune signification. Nous avons donc considéré ces lettres, déchirées par le corps du nom, comme des

membres sans vie, c'est-à-dire dépourvus de sens. C'est pourquoi, si nous trouvons un nom qui, une fois divisé, peut aussi signifier quelque chose pour chacune de ses parties ; il faut admettre que toutes les sortes de morts n'ont pas été faites avec autant de précision, puisque les membres, considérés séparément, vous paraîtront avoir une signification quelconque et comme s'ils respiraient.

E. Je l'accorderai du tout, et je vous prie de parler de la même manière maintenant.

R. Prenez-le : car tandis que je m'occupais du voisinage du soleil, dont nous avons parlé plus haut du nom, Lucifer m'a rencontré ; qui, en effet, divisé entre la deuxième et la troisième syllabe, signifie quelque chose dans la première partie, quand nous disons Luci, et vit donc dans cette partie plus de la moitié du corps du nom. La dernière partie a aussi une âme : car lorsqu'on vous ordonne de porter quelque chose, vous l'entendez. Car à qui pourriez-vous obéir, si quelqu'un vous disait : Apportez le code, si cela ne signifiait rien ? que lorsque Lucifer est ajouté, Lucifer sonne et signifie une étoile ; mais quand on l'abaisse, cela signifie quelque chose, et c'est pour cette raison qu'il semble conserver la vie.

... ils signifient aussi déchiré.

32. 68. Or, lorsqu'il y a un lieu et un temps par lesquels toutes les choses ressenties sont occupées, ou plutôt ce qu'elles occupent ; ce que nous percevons avec nos yeux, par lieu ; qui dans les oreilles est divisé par le temps. Car ce ver occupait plus d'espace dans son ensemble qu'une partie ; il y a donc un plus grand retard lorsque l'on parle de Lucifer que si l'on parlait seulement de Lucius. Eh bien, si ce sens perdure dans cette diminution du temps qui s'est produite par la division de ce son, alors que le même sens n'est pas divisé (car ce n'est pas lui-même qui a été étiré par le temps, mais par le son) ; il faut donc supposer que, lorsque le corps d'un ver est retranché, bien qu'une partie vive dans un endroit plus petit à l'endroit même où elle faisait partie, l'âme n'est pas complètement retranchée, ni rendue plus petite. dans un espace plus petit, bien que l'être vivant tout entier ait tous ses membres étendus en même temps dans un espace plus grand. Car ce n'était pas le lieu lui-même, mais le corps sur lequel il agissait : de même que cette signification ne s'étendait pas à travers le temps, toutes les lettres du nom, possédant leurs propres délais et temps, avaient pour ainsi dire été animées et animées. les a complétés. En attendant, je vous prie de vous contenter de cette similitude, dont je sens que vous êtes satisfait. Mais ces choses peuvent être discutées de la manière la plus précise, afin que, non pas avec des similitudes, qui échouent généralement, mais avec les faits eux-mêmes, il suffise de ne pas attendre le présent : car un discours doit être aussi longtemps En conclusion, et bien d'autres choses qui vous manquent, il faut cultiver l'esprit pour regarder et considérer ces choses, afin que vous puissiez comprendre très clairement si ce qui est dit par quelques-uns des hommes les plus savants est ainsi à considérer. que l'âme ne peut en aucune manière être divisée par elle-même, mais qu'elle peut néanmoins être divisée par le corps.

Une ou plusieurs âmes ?

32. 69. Maintenant, recevez de moi, si vous le voulez, ou plutôt reconnaissez par moi, combien l'âme est grande, non pas dans l'espace du lieu et du temps, mais en force et en puissance : car si vous vous souvenez ainsi, il y a longtemps qu'elle est grande. destinés et qui nous sont distribués. Quant au nombre des âmes, je ne sais que vous répondre, puisque vous pensiez que cela se rapporte à cette question-là : car je dirais plutôt qu'il ne faut pas du tout la poser, ou du moins vous la renvoyer maintenant. , que soit que le nombre et la multitude n'appartiennent pas à la quantité, soit que la question est tellement enveloppée que je viens de vous la poser pour pouvoir être opportun. Car si je dis qu'il y a une âme, vous serez troublés, parce que chez l'une elle est heureuse, chez l'autre elle est malheureuse ; et une chose ne peut pas non plus être à la fois heureuse et malheureuse. Si je dis que c'est un et plusieurs à la fois, vous rirez ; il ne m'est pas non plus facile de réprimer votre rire. Si je dis seulement qu'il y en a beaucoup, je me moquerai de moi-même et me déplairai moins à moi-même qu'à vous. Écoutez donc que je vous promets que vous pourrez bien m'entendre ; ce qui, en vérité, est si onéreux à l'un de nous, ou à l'un de nous, que peut-être cela vous accable, au point que vous ne vouliez pas le subir ou l'imposer.

E. Je cède complètement, et ce qui vous semble me convenir peut se faire, autant que vaut mon âme, j'attends votre explication.

Les sept degrés montrent combien l'âme est grande (33, 70 - 36, 81)

Il apporte vie et animation.

33. 70. A. O que nous puissions tous deux interroger à ce sujet quelque personne très instruite, non seulement cela, mais aussi l'homme le plus éloquent, et en tout cas le plus sage et le plus parfait ! Comment pourrait-il expliquer, en disant et en contestant, ce dont l'âme est capable dans le corps, ce qu'elle est en elle-même, ce qu'elle a avec Dieu, pour qui elle est très sainte et en qui elle a son plus grand et tout son bien ! Et maintenant, puisqu'il me manque un autre à ce sujet, j'ose dire que vous n'en manquez pas : mais c'est la récompense, que tandis que, quelle est la valeur de l'âme, je ne suis pas instruit ; Je vais essayer de me sécuriser. Mais en premier lieu, je vais vous donner une attente très large et infinie, de peur que vous ne pensiez que je parle de chaque âme, mais seulement de l'humaine, dont seule nous devons nous occuper, si nous sommes pour prendre soin de nous. Ces choses donc premièrement, comme il est facile à chacun de le remarquer, vivifient ce corps terrestre et mortel par sa présence ; il se rassemble en un seul et le maintient en un, il ne lui permet pas de s'écouler ou de s'encombrer ; Il distribue la nourriture également entre les membres, en donnant à chacun d'eux son revenu ; il conserve sa congruence et sa manière, non seulement en beauté, mais aussi en croissance et en reproduction. Mais ces choses semblent aussi être communes à l'homme et aux arbres : car ces choses aussi nous disons vivre, et dans leur vraie nature nous voyons et admettons qu'elles se conservent, grandissent et se reproduisent.

Sensation et appétit.

33. 71. Montez donc la deuxième marche, et voyez ce que l'âme peut faire dans les sens, là où la vie est comprise plus clairement et plus manifestement. Car je ne sais quelle impiété est franchement rustique, et plus boisée que les arbres mêmes qu'elle abrite, qui peine la vigne quand on vendange les raisins, et non seulement les sent quand on les coupe, mais encore la croit. voit et entend : de quelle erreur sacrilège il y a un autre endroit pour discuter . Maintenant, ce que j'ai établi, considérez quelle est la puissance de l'âme dans les sens, et dans le mouvement même de l'âme la plus manifeste, dont il ne peut y avoir de communion avec celles qui nous sont fixées aux racines. L'âme se concentre sur le toucher, et par lui elle sent et distingue le chaud, le froid, le rugueux, le mou, le dur, le mou, le léger, le lourd. Ensuite, il juge les innombrables différences de goûts, d'odeurs, de sons et de formes en goûtant, en sentant, en entendant et en voyant. Et dans tout cela, il apprend et désire les choses qui sont selon la nature de son corps ; Il rejette et fuit le contraire. Il se retire de ces sens à certains intervalles de temps, et réparant leurs mouvements comme à une certaine fête, il fait tourner avec lui les images des choses qu'il a dessinées à travers eux, en groupes et en multiples, et tout cela n'est que sommeil. et des rêves. Il se plaît aussi souvent à faire des gestes et à errer avec aisance de mouvement, et arrange sans effort l'harmonie des membres ; pour l'union des sexes, il fait ce qu'il peut et s'efforce d'être un dans sa double nature, la société et l'amour. Il conspire avec les enfants à naître non seulement pour les engendrer, mais aussi pour les nourrir, les protéger et les nourrir. Les choses entre lesquelles le corps agit, et par lesquelles le corps se soutient, sont attachées par l'habitude et en sont soigneusement séparées, comme si elles étaient des membres : quelle force d'habitude, même par la séparation des choses elles-mêmes , et non séparés par l'intervalle de temps, est appelé mémoire. Mais encore une fois, personne ne nie que toutes ces choses sont possibles même dans la nature.

Compétences et discipline.

33. 72. Élevez donc au troisième degré, qui est déjà propre à l'homme, et pensez à la mémoire, non des non-initiés par l'habitude, mais des choses innombrables recommandées et retenues par l'observation et les signes, tant d'arts de l'homme. les ouvriers, le culte des champs, la construction des villes, les édifices divers et toutes sortes de miracles ; les découvertes de tant de signes dans les lettres, dans les mots, dans les gestes, dans toutes sortes de sons, dans les images et les figures ; tant de langues de nations, tant d'établies, tant de nouvelles, tant d'établies ; seulement le nombre de livres et de monuments de toute sorte pour en conserver la mémoire, et tant de souci pour la postérité ; les ordres des offices, pouvoirs, honneurs et dignités, soit dans les familles, soit dans les foyers, et dans les militaires, dans la république, ou dans les appareils profanes, ou sacrés ; le pouvoir du raisonnement et de l'invention, les rivières de l'éloquence, les variétés de poèmes, les myriades de simulations pour le jeu et l'amusement, l'habileté de la modulation, la subtilité de l'apprentissage, la discipline du comptage, la conjecture du passé et du futur à partir de le présent. C'est génial et complètement humain. Mais il existe toujours cette abondance commune d’âmes en partie savantes et non instruites, en partie bonnes et mauvaises.

Purifications et vertus.

33. 73. Levez donc les yeux et sautez au quatrième degré, d'où commence la bonté et toute vraie louange. Car c'est pourquoi l'âme ose non seulement envers ses propres biens, si elle agit comme partie du tout, mais aussi envers elle-même envers le corps tout entier, et ne considère pas ses biens comme siens, et les distingue et les méprise par rapport aux siens propres. puissance et beauté ; avec la saleté, et pour rendre le tout propre et bien rangé ; se fortifier contre tout ce qui tente de nous détourner de notre but et de notre opinion ; valoriser la société humaine et ne rien souhaiter à un autre qu'il ne souhaite qu'il lui arrive ; suivre l'autorité et les préceptes des sages, et par ces paroles croire Dieu en lui-même. Dans cet acte si excellent de l'âme, il y a encore du travail, et contre les troubles et les flatteries de ce monde un conflit grand et très intense. Car dans le domaine même de la purification, il y a une peur de la mort, souvent peu grande, mais souvent très intense : pas grande, et quand on y croit fermement (car pour voir si cela est vrai, cela n'est permis qu'à une âme purifiée) que toutes choses sont gouvernées par la providence et la justice de Dieu, afin que personne ne puisse mourir injustement, même si cela a pu être provoqué par un malfaiteur. Mais la mort est, à ce stade, redoutée avec véhémence, car on la croit aussi d'autant plus faible qu'elle est recherchée avec plus d'anxiété ; et cela semble être d'autant moins grand que le calme est moindre à cause de la peur, qui est nécessaire à l'investigation des choses les plus sombres. Puis, à mesure que l'âme sent de plus en plus, plus elle avance, plus il y a entre le pur et le contaminé ; il craint d'autant plus qu'ayant été déposé avec ce corps, Dieu ne puisse moins le supporter pollué que lui. Mais rien n'est plus difficile que de craindre la mort et de s'abstenir des tentations de ce monde, comme l'exigent les dangers eux-mêmes. Mais l'âme est si grande qu'elle peut aussi le faire avec l'aide de la justice du Dieu suprême et vrai, par lequel cet univers est soutenu et gouverné ; par quoi il arriva aussi que non seulement toutes choses étaient, mais qu'elles étaient telles qu'elles ne pouvaient pas être meilleures du tout. Vers qui il s'engage le plus pieusement et le plus sûrement pour l'aider dans le difficile travail de sa purification.

Cohérence et tranquillité.

33. 74. Lorsque cela sera réalisé, c'est-à-dire lorsque l'âme sera libérée de toute corruption et de toute souillure, alors elle se tiendra heureusement en elle-même et ne craindrea plus rien pour elle-même ni pour aucune de ses propres raisons. Ceci est donc le cinquième degré : car c'est une chose d'effectuer, et une autre de maintenir la pureté ; et c'est une tout autre action par laquelle il se restaure lui-même qui a été pollué, une autre par laquelle il ne se laisse pas polluer à nouveau. A ce niveau, il conçoit la toute-puissance aussi grande qu'elle est : lorsqu'il a conçu, alors il procède avec une sorte de confiance immense et incroyable en Dieu, c'est-à-dire dans la contemplation même de la vérité, et de ce pour quoi il a tant travaillé. beaucoup, la récompense la plus élevée et la plus secrète.

Cela conduit à la contemplation.

33. 75. Mais cette action, c'est-à-dire le désir de comprendre les choses qui sont vraiment et suprêmement, est l'aspect le plus élevé de l'âme, dans lequel elle n'a ni plus parfait, ni meilleur, ni plus droit. Ceci donc sera la sixième étape de l'action : car c'est une autre chose de purifier l'œil même de l'âme, afin qu'il ne regarde pas en vain et au hasard, et ne voie pas mal ; c'en est une autre de préserver et de renforcer la santé elle-même ; un autre, de diriger un regard clair et direct sur ce qu'il y a à voir. Ceux qui souhaitent faire cela avant d'avoir été purifiés et guéris, laissent cette lumière de la vérité se répercuter de telle manière qu'ils pensent non seulement qu'il n'y a rien de bon là-dedans, mais aussi qu'il y a beaucoup de mal là-dedans, et ils en rejettent le nom de vérité, et avec une sorte de convoitise et de plaisir pitoyable dans les ténèbres dont peut souffrir leur maladie, qu'ils fuient en maudissant la médecine. C'est pourquoi le Prophète dit par inspiration divine et de la manière la plus ordonnée : Crée en moi un cœur pur, ô Dieu, et renouvelle un esprit droit dans mes entrailles. Celui qui n'y est certainement pas établi, à moins que le cœur n'ait d'abord été pur, c'est-à-dire à moins que la pensée elle-même ne se soit d'abord retenue et filtrée de tout désir et de toute lie des choses mortelles.

C'est ferme dans la contemplation.

33. 76. Or, dans la vision et la contemplation mêmes de la vérité, qui est le septième et dernier degré de l'âme ; non plus des marches, mais une sorte de maison par laquelle on accède à ces marches ; quelles sont les joies, quelle est la fécondité du bien suprême et vrai, dont l'inspiration de la sérénité et de l'éternité, que dirai-je ? Ils ont dit ces choses, comme ils ont jugé nécessaire de le dire, certaines âmes grandes et incomparables, que nous croyons avoir vues et vues aussi. J'ose maintenant vous dire clairement que si nous persévérons dans la voie que Dieu nous commande et que nous nous sommes engagés à suivre, nous arriverons, par la puissance et la sagesse de Dieu, à cette cause suprême, ou à l'auteur suprême. , ou le principe suprême de toutes choses, ou si d'une autre manière une telle chose peut être appelée plus justement : quand nous comprendrons cela , nous verrons vraiment quelle est la vanité de ceux qui sont vains sous le soleil. ou les deux sont compris. Cependant, il est possible de reconnaître la distance qui sépare ces choses de ce qu'elles sont réellement ; et comment, néanmoins, toutes ces choses ont été créées par Dieu, et en comparaison elles ne sont rien ; considéré en soi, merveilleux et beau. Reconnaissons donc quelles vérités il nous a été ordonné de croire, et combien nous avons été bien et sainement nourris par l'Église mère, quelle est l'utilité de ce lait que l'apôtre Paul a prêché et qu'il a donné à boire aux petits enfants, 9 qu'il est plus utile de recevoir de la nourriture quand on est nourri par sa mère ; quand c'est déjà grand, avoir honte : rejeter quand il faut, avoir pitié ; parfois critiquer ou haïr le crime et l'impiété ; mais manipuler et administrer confortablement est le plus plein de louange et de charité. Nous verrons aussi tant de changements et de vicissitudes de cette nature corporelle, tandis qu'elle sert les lois divines, que même la résurrection de la chair elle-même, qui est en partie plus lente, en partie à laquelle on ne croit pas du tout, nous devrions la tenir avec une telle certitude qu'elle est il n'est pas plus certain pour nous que le soleil se lèvera en mourant. Mais maintenant, ceux qui, comme exemple de notre salut et des prémices, ont été pris par le Fils de Dieu le plus puissant, le plus éternel et le plus immuable, et qu'il est né d'une vierge, et le reste des miracles de cette histoire, nous Il faudrait tant mépriser, comme on

mépriserait ces enfants qui, avec un peintre, se mettaient à regarder les tableaux, ils le voyaient peindre ; ils ne pensent pas qu'un homme puisse être peint à moins que celui qui peint ne regarde un autre tableau. Mais il y a tellement de plaisir à contempler la vérité, peu importe combien de parties on peut la contempler, tant de pureté, tant de sincérité, tant de foi indiscutable dans les choses, que parfois quelqu'un pense qu'il ne savait rien d'autre, alors qu'il semblait le savoir; et moins l'âme est empêchée d'adhérer à toute la vérité, la mort qu'on craignait auparavant, c'est-à-dire la fuite et l'évasion de toutes sortes hors de ce corps, est désirée comme la plus haute fonction.

Honneur à donner à Dieu seul.

34. 77. Vous avez entendu combien est grande la puissance et la puissance de l'âme : afin que je puisse résumer brièvement, comme il faut l'admettre, que l'âme humaine n'est pas ce qu'est Dieu ; il faut donc présumer que rien de tout ce qu'il a créé n'est plus proche de Dieu. C'est pourquoi il est divinement et singulièrement transmis dans l'Église catholique qu'aucune créature ne doit être adorée par l'âme (car je parle plus volontiers dans ces paroles où ces choses m'ont été insinuées), mais seulement le Créateur de toutes choses qui sont, de qui toutes choses, par qui toutes choses, en qui toutes choses ; c'est-à-dire un principe immuable, une sagesse immuable, une charité immuable, un Dieu vrai et parfait, qui n'a jamais été, ne sera jamais, n'a jamais été autrement, ne sera jamais autrement ; par quoi rien n'est plus secret, rien de plus présent ; qui est difficile à trouver là où il est, plus difficile là où il n'est pas ; avec lequel tout ne peut pas être, et sans lequel personne ne peut être : et s'il y a quelque chose de plus incroyable là-dedans, nous pouvons pourtant dire des hommes plus convenables et plus convenables. C'est donc lui seul qui est le Dieu de l'âme qu'il faut adorer, ni discrètement ni confusément. Car tout ce que l'âme adore comme Dieu, elle doit penser qu'il est meilleur qu'elle-même. Mais la nature de l'âme n'est ni la terre, ni les mers, ni les étoiles, ni la lune, ni le soleil, ni rien du tout qui puisse être touché ou vu avec ces yeux, ni même ce qui ne peut être vu. vu par nous, doit être considéré comme meilleur que le ciel. Bien plus, la raison nous convainc que toutes ces choses sont bien pires que n'importe quelle âme ; si seulement les vrais amants osaient la suivre dans certaines conditions inhabituelles et donc difficiles avec la plus grande persévérance et le plus grand respect.

Pour aider les gens.

34. 78. S'il y a en effet autre chose dans la nature du monde que celles qui sont connues des sens, et qui occupent exactement un certain espace de lieu, dont nous avons dit que l'âme humaine est supérieure à toutes ; par : pire, comme l'âme du bétail ; égaux, comme les anges : mais mieux, rien. Et s'il y a jamais quelque chose de meilleur que cela, c'est par son péché, non par nature. Cependant, il n'est pas si pire que l'âme du bétail soit préférée ou y contribue. Il faut donc adorer Dieu seul, qui seul en est l'auteur. Mais tout autre homme, même le plus sage et le plus parfait, ou même toute âme raisonnable et la plus bénie, ne doit être aimé et imité, et à lui, selon son mérite et son ordre, que ce qui lui convient. Car : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras seul. 10. Mais nous devons savoir qu'il faut aider les âmes

sœurs égarées et celles qui souffrent, autant qu'il est permis et ordonné, afin que lorsque cela est bien fait, nous comprenons que Dieu agit à travers nous. Nous ne revendiquerons pas non plus ce qui nous appartient, trompés par le vain désir de gloire, par lequel nous sombrons de haut en bas avec un seul mal. Non pas opprimé par les vices, mais par les vices eux-mêmes ; nous ne haïssons pas non plus les pécheurs, mais les péchés eux-mêmes. Car nous devons vouloir aider tout le monde, même ceux qui nous ont fait du mal, ou veulent nous faire du mal, ou veulent être blessés du tout. C'est la vérité, c'est parfait, c'est la seule religion par laquelle il appartient à l'âme dont nous cherchons de se réconcilier avec Dieu, la grandeur par laquelle elle se rend digne de la liberté : car il libère de tous, qu'il est le plus profitable à tous de servir, et au service desquels le plaisir est parfait et c'est la seule liberté. Mais je vois que j'ai presque dépassé les objectifs de mon objectif et que je vous ai dit tant de choses depuis si longtemps sans aucune question : je ne le regrette pas. Car comme ceux-ci sont dispersés dans tant d'écrits de l'Église, même si nous semblons les avoir rassemblés sans inconvénient, ils ne peuvent cependant pas être pleinement compris ; à moins que quiconque agit courageusement dans le quatrième degré de ces sept, et préserve la piété et y prépare la santé et la force pour être perçues, n'examine tout en détail, avec le plus grand soin et le plus astucieux : car dans tous ces degrés il y a un caractère distinct et la vraie beauté, que nous ferions mieux d'appeler des actes

Ces choses sont expliquées en d'autres termes.

35. 79. Car nous nous interrogeons sur la puissance de l'âme, et il lui est possible de faire toutes ces choses en même temps, mais il semble qu'elle ne fasse ce qu'elle fait qu'avec difficulté, ou du moins avec crainte. Car il le fait avec beaucoup plus d'attention que les autres. C'est pourquoi, dans l'ascension vers le haut, le premier acte, dans le but d'enseigner, est appelé animation ; le second, le sens ; troisièmement, l'art ; le quatrième, la vertu ; cinquièmement, la tranquillité ; sixièmement, l'entrée; septièmement, la contemplation. On peut aussi les appeler ainsi : du corps ; à travers le corps; autour du corps ; à lui-même; en soi; à Dieu; avec Dieu Ils peuvent aussi être : magnifiquement pour un autre ; magnifiquement par un autre; joliment autour d'un autre; beau à beau; beau dans beau; beau pour la beauté ; belle de beauté Sur tout cela, vous vous demanderez plus tard, si quelque chose semble avoir été divulgué : c'est pourquoi je voulais maintenant signer ces termes si souvent, afin que vous ne soyez pas émus lorsque d'autres appellent les mêmes noms par d'autres noms, ou même les divisent en certains. d'une autre manière; et à cause de ceci ou de cela ou de cela, vous êtes méchant. Car d'innombrables manières, les mêmes choses peuvent être à la fois appelées et divisées de la manière la plus précise et la plus précise ; mais chacun utilise d'une telle multitude de manières qu'il estime en faire un usage approprié.

Ce qui est vrai, c'est la liberté et la religion.

36. 80. Dieu donc, par une loi inviolable et incorruptible, par laquelle il gouverne tout ce qu'il a créé, se soumet le corps et l'âme de l'âme, et ainsi toutes choses à lui-même : il ne l'abandonne en aucun cas. agir, que ce soit par punition ou par

récompense. Car il jugeait que c'était la chose la plus belle, que quoi que ce soit, cela soit tel qu'il est ; et il doit être ordonné de telle manière par les degrés de la nature, qu'en considérant l'ensemble, aucune déformation ne soit trouvée dans aucune partie ; et chaque punition et chaque récompense de l'âme apportera toujours quelque chose en proportion de la juste beauté et de l'arrangement de toutes choses. Car l'âme a reçu le libre arbitre, et ceux qui tentent de le saper avec des raisonnements frivoles sont si aveugles qu'ils ne comprennent même pas qu'ils parlent de leur propre volonté vaine et sacrilège. Et pourtant, le libre arbitre n'est pas donné à l'âme de telle manière que quoi qu'elle essaie de faire, il perturbe une partie quelconque de l'ordre et de la loi divins. Car il a été donné par le Seigneur le plus sage et le plus invincible de toute la création. Mais ces choses, comme on peut le voir, sont peu nombreuses ; et personne n'est qualifié pour cela sauf par la vraie religion. Car c'est une vraie religion, par laquelle l'âme se lie à un seul Dieu, d'où elle semble avoir rompu avec le péché, par la réconciliation. Dans ce troisième acte, il enflamme donc l'âme et commence à diriger ; nettoie dans le quatrième; il s'est réformé dans le cinquième ; introduit dans le sixième; se nourrit dans le septième Et cela arrive tantôt plus vite, tantôt plus lentement, de sorte que toutes choses prévalent avec amour et mérites : cependant Dieu fait toutes choses très justement, très modérément et très joliment, de quelque manière qu'ils choisissent d'avoir eux-mêmes avec qui Il traite. Or, dans quelle mesure les consécrations des jeunes enfants sont-elles utiles est une question très obscure, mais il faut croire qu'elles sont d'une certaine utilité. Il trouvera cette raison quand il faudra la chercher : bien qu'il y ait bien d'autres choses qu'un jour longtemps on a cherché pour vous, plutôt que de les connaître. Cela sera très utile si le chef l'exige avec piété.

Pour ceux qui lisent.

36. 81. Ces choses étant ainsi, qui est là qui est à juste titre contrarié qu'en agissant et en gérant le corps l'âme soit donnée, alors qu'un ordre de choses si grand et si divin ne peut être mieux lié ; ou bien il pense qu'il faut rechercher quel genre de personne doit s'accomplir dans ce corps mortel et fragile, puisqu'il a été condamné de droit à mort à cause du péché, et qu'il peut aussi exceller ici en vertu ; ou à quoi ressemblera le corps après cela, quand le châtiment de la mort doit nécessairement subsister pour le péché restant, et que pour la vertu et la piété, Dieu lui-même, c'est-à-dire la vérité elle-même, est la récompense ? C'est pourquoi, si cela nous plaît maintenant, terminons un jour un si long discours et prêtons l'attention la plus vigilante et la plus religieuse à l'accomplissement des commandements de Dieu : car il n'y a pas d'autre échappatoire à tant de maux. Mais si quelque chose a été dit par moi de manière plus obscure que vous ne le souhaiteriez, veillez à ce que vous ayez besoin de l'ordre de votre mémoire à un autre moment plus opportun. Car nous qui le recherchons ne manquerons pas de lui, qui est le Maître de toutes choses d'en haut.

E. Mais moi aussi, j'ai été si ému par ce discours, que j'ai cru mal de l'interrompre ; Je me soumettrai à votre jugement, et désormais pour étudier de si grandes choses, j'aurai non seulement du temps pour vos occupations, mais aussi moi-même plus à propos.

â†' https://wikisource.org

https://www.creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0

https://www.gnu.org/copyleft/fdl.html

† ' https://wikisource.org/wiki/Wikisource:Scriptorium

FINITION